National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Canada

UNIVERSITY OF ALBERTA

"Ces enfants de chiennes-là ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier...". Le portrait de l'indigène au tournant du siècle dans trois romans de Maurice Constantin-Weyer.

BY

Donald Aldéric Loiselle ©

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts.

IN

FRENCH LITERATURE

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

Edmonton, Alberta

Fall 1994

National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-94876-0

Canada

UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR : Donald Aldéric Loiselle

TITLE OF THESIS : "Ces enfants de chiennes-là ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier...". Le portrait de l'indigène au tournant du siècle dans trois romans de Maurice Constantin-Weyer.

DEGREE : Master of Arts

YEAR THIS DEGREE GRANTED : Fall 1994

Permission is hereby granted to the University of Alberta Library to reproduce single copies of this thesis and to lend or sell such copies for private, scholarly or scientific research purposes only.

The author reserves all other publication and other rights in association with the copyright in the thesis, and except as hereinbefore provided neither the thesis nor any substantial portion thereof may be printed or otherwise reproduced in any material form whatever without the author's prior written permission.

Donald A Loiselle

12330 - 109 Avenue, Apt. # 3
Edmonton, Alberta, T5M 2E4

Date : April 28 1994

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled "Ces enfants de chiennes-là ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier...". Le portrait de l'indigène au tournant du siècle dans trois romans de Maurice Constantin-Weyer submitted by Donald Aldéric Loiselle in partial fulfillment of the requirements for the degree of Masters of Arts in French Literature.

Professor Paul Dubé, Supervisor

Professor George Lang, Chair

Professor Jean-Marcel Duclaume

Professor Gilles Cadrin, External

Date: April 27 1994

A mes parents

Evelyne et Renaud Loiselle

et à la mémoire de

mon frère

Paul.

ABSTRACT

Scholars have long been critical of Maurice Constantin-Weyer's portrayal of Canadian Natives in his novels. The numerous inaccuracies both in his reporting of historical facts and in his description of Natives have been documented, for example, by Zachary Taylor in his study on Constantin-Weyer and the Métis, whose findings essentially confirm those made by Donatien Frémont in 1932. But these and other critical analyses to date have mainly concentrated on those novels of Constantin-Weyer that are set in the nineteenth century; his depiction of Natives at the turn of this century has rarely been commented upon.

The thesis addresses this lacuna in the scholarship on Constantin-Weyer, and is based on three of his novels that are set in Western Canada at the turn of the twentieth century : Un Homme se penche sur son passé (1928), Napoléon (1931), and Une corde sur l'abîme (1935).

RESUME

La représentation de l'indigène dans l'oeuvre canadienne de Maurice Constantin-Weyer est un sujet qui a longtemps préoccupé la critique. Au fil des années, plusieurs études ont fait la chronique des lacunes historiques et des injustices commises par le romancier à l'égard de l'Amérindien, telle celle de Zachary Taylor, sur le Métis, par exemple, dont la conclusion confirme essentiellement celle de Donatien Frémont, parue en 1932. Mais le champ d'analyse est toujours resté un peu restreint car la critique a eu tendance à porter son attention plutôt sur les textes de Constantin-Weyer qui traitent du Métis et de l'Indien du dix-neuvième siècle, tandis que la figure de l'Amérindien telle qu'elle apparaît dans les récits qui se déroulent au début de notre siècle n'a pas été souvent commentée.

C'est cette lacune que cette thèse tentera de combler par rapport à ce fameux portrait de l'indigène chez Constantin-Weyer. Cette étude portera donc principalement sur les trois romans dont l'histoire se situe à peu près au tournant du siècle et ayant comme cadre l'Ouest canadien : Un Homme se penche sur son passé (1928) Napoléon (1931), et Une corde sur l'abîme (1935).

REMERCIEMENTS

A tous ceux qui m'ont aidé dans cette entreprise, je tiens à exprimer toute ma gratitude : d'abord au Professeur Paul Dubé qui a bien voulu accepter de diriger ma thèse et qui a consacré de longues heures au lourd travail de révision. Ensuite, je tiens également à remercier les membres de mon comité : les Professeurs Gilles Cadrin, Jean-Marcel Duciaume et George Lang. Enfin, j'aimerais témoigner ma gratitude à Kenneth Chen, Valérie Narayana, Richard Loiselle et Andrew Elgert pour l'appui qu'ils m'ont accordé durant mes années d'étude.

TABLES DE MATIERES

Avant-propos : 1
problématique / l'homme / l'oeuvre

Premier chapitre : 8
La réception critique de l'oeuvre canadienne de Maurice Constantin-Weyer

a. La critique française
b. La critique nord-américaine
c. La critique "contemporaine"

Deuxième Chapitre : 29
L'image de l'indigène au tournant du siècle dans trois romans de Maurice Constantin-Weyer

I. Première figure de l'indigène dans les premières oeuvres
II. Le portrait de l'indigène au tournant du siècle
    a. Le jeune héros
    b. D'autres éléments positifs
    c. La fresque négative "cachée"...
    d. ...et son cortège de personnages secondaires tarés
III. Le programme narratif : l'intégration thématique à la structure narrative
    a. La structure
    b. Les personnages et leur(s) fonction(s) dans la structure narrative

Troisième Chapitre : 71
Historiographie, épistémè et fiction

I. L'historiographie récente : la preuve a contrario
    a. La société indienne
    b. La société métisse
II. Epistémè, ou vision du monde
    a. L'historiographie de l'époque
    b. Le primitivisme et le mythe du "bon sauvage"
    c. Le Comte de Gobineau
III. Conclusion

ABREVIATIONS

Vers l'Ouest	(V)
La Bourrasque	(B)
Un homme se penche sur son passé	(H)
Napoléon	(N)
Une corde sur l'abîme	(C)
Un sourire dans la tempête	(S)
Clairière	(CL)
Manitoba	(Man)
Cinq éclats de silex	(CES)

AVANT - PROPOS

La représentation de l'indigène dans l'oeuvre canadienne de Maurice Constantin-Weyer est un sujet qui a longtemps préoccupé la critique canadienne française. Dans les années trente, Donatien Frémont, un journaliste manitobain, faisait paraître un ouvrage examinant l'image des peuples autochtones dans les romans de l'écrivain. Il conclut que Constantin-Weyer a peint un tableau faux et dénigrant de l'Amérindien. Au fil des années, il y a eu plusieurs études qui ont fait la chronique des lacunes historiques et des injustices commises par le romancier à l'égard de l'Amérindien, telle celle de Zachary Taylor, sur le Métis, par exemple, dont la conclusion confirme essentiellement celle de Donatien Frémont. Mais le champ d'analyse est toujours resté un peu restreint car la critique a eu tendance à porter son attention plutôt sur les textes de Weyer qui traitent du Métis et de l'Indien du dix-neuvième siècle, tandis que la figure de l'Amérindien telle qu'elle apparaît dans les récits qui se déroulent au début de notre siècle n'a pas été souvent commentée.

Chez la critique de Constantin-Weyer, les allusions à l'image de l'indigène contemporain dans l'oeuvre sont rares. Sans trop se documenter, Donatien Frémont prétend que dans les textes du romancier, les personnages métis qui ont été ses contemporains ne se font pas autant rabaisser que ceux dans les romans décrivant l'époque de Riel. Il explique ce phénomène par le fait que ces derniers n'apparaissent pas aussi fréquemment dans ces textes. Le

critique n'a pas tout à fait raison car l'Amérindien - le Métis en particulier - joue un rôle central dans un nombre important de textes de Constantin-Weyer tels Manitoba (1924), Un Homme se penche sur son passé (1928) et Napoléon (1931). Zachary Taylor et Roger Motut, par contre, maintiennent que l'image des peuples amérindiens dans les récits de l'Épopée Canadienne qui situent l'histoire au début du siècle est sévère mais juste. Le premier approuve la façon dont le Métis est représenté lorsqu'il s'agit de la période entre 1904 et 1914 (ces années correspondant aux dix ans que Constantin-Weyer a passé au Canada). Le second écrit qu'au cours de son séjour dans l'Ouest, l'auteur a "passé beaucoup de temps avec les Métis et cela lui a permis de les observer et de les connaître" (Motut 31). Il maintient d'ailleurs que le héros Napoléon, du livre du même nom, est "un type sympathique et représente bien un genre de Métis" que l'auteur a connu pendant les dix ans que le romancier a habité l'Ouest et que "comme étude de personnages et de moeurs, il laisse un portrait réel de l'époque" (Motut 50).

Or, le contentieux par rapport à la question de la représentation de l'Amérindien dans les textes de Constantin-Weyer qui sont situés vers la fin du siècle jusqu'aux années vingt n'a jamais été résolu de façon concluante. C'est cette lacune que cette thèse tentera de combler. Cette étude portera principalement sur les trois romans dont l'histoire se situe à peu près au tournant du siècle et ayant comme cadre l'Ouest canadien : Un Homme se

penche sur son passé (1928), Napoléon (1931), et Une corde sur l'abîme (1935).

Cette étude est répartie en trois chapitres. Le premier consiste à examiner la réception critique des oeuvres d'inspiration canadienne de l'auteur afin d'évaluer comment la figure de l'indigène a été interprétée par la critique weyerrienne depuis les années vingt. Ensuite, une étude de la figure de l'indigène dans les textes mentionnés ci-haut sera présentée, suivie d'une analyse d'inspiration structuraliste du rôle que joue le personnage amérindien/indigène dans l'économie du récit weyerrien. Le tout sera complété par une tentative finale de démystification du discours weyerrien quant à l'image indigène dans l'oeuvre, démystification possible grâce à l'historiographie récente qui vient de jeter une lumière nouvelle sur cette période, et à une analyse critique des facteurs susceptibles d'avoir influencé l'auteur dans sa conception de l'Amérindien.

Mais avant d'aborder cette étude, il est important de reconstituer brièvement la vie de l'auteur et ses relations avec les peuples autochtones de l'Ouest canadien.

Né Maurice Constantin à Bourbonne-les-Bains dans le département de la Haute-Marne en 1881, l'auteur était le fils unique d'une famille à l'aise (Taylor 1). Son père était officier de cavalerie mais a dû quitter l'armée à cause de blessures et est devenu par la suite directeur d'un journal (Guyot 1). Un peu de sang allemand coulait dans les veines du père tandis que la mère se

considérait franque (Côté 2). Durant sa jeunesse, l'auteur a eu l'occasion d'apprendre l'anglais et l'allemand (Motut 17).

Il poursuit à la Sorbonne des études scientifiques et médicales qui ne seront jamais complétées (Côté 7). C'est à cette époque que l'auteur assiste aux conférences de Le Dantec, le philosophe historien qui lui apprend l'utilité de la lutte universelle, de la sélection naturelle des espèces (N 6). En 1897, le père Constantin meurt et Maurice quitte Paris pour voyager en Provence où il fait la connaissance de J. H. Fabre, l'entomologiste, dont les doctrines joueront un rôle significatif dans la pensée de l'écrivain à l'égard du monde animal (Motut 21).

Quant à la formation littéraire de l'auteur nous savons qu'il a lu Shakespeare, Fielding, Kipling et Stevenson, qu'il connaissait aussi la littérature française du dix-neuvième siècle, les latins, Homère, Mistral, et Nietzsche (Côté 8). L'auteur a aussi eu l'occasion de se familiariser avec la littérature allemande pendant sa jeunesse (Côté 5).

En 1904, Constantin-Weyer émigre au Canada et arrive au Québec. Il traverse le pays par train et s'établit à Saint-Claude, un petit village fondé par des colons français, situé à une centaine de kilomètres à l'ouest de Winnipeg (Motut 26). Sa mère et sa soeur le suivent et ils prennent une terre. Au cours de ses dix ans au Manitoba, il acquiert et perd successivement deux propriétés (Frémont 23, 30). Donatien Frémont prétend que cette perte est attribuable à l'insouciance de l'auteur (Frémont 21-22) et Roger

Motut, pour sa part, l'attribue plutôt à la mauvaise situation économique de l'époque (Motut 30).

En 1910, le romancier épouse Diane Proulx, une jeune métisse de Saint-Claude. De cette union, trois enfants sont issus. Il paraît que ce mariage n'a pas été heureux (Frémont 32). Quoiqu'il en soit, l'auteur ne fera jamais mention de sa première femme dans la presse française (Frémont 32). Ce mariage permet à l'auteur de venir en contact avec la famille de sa femme et sans doute à mieux connaître les Métis des alentours de Saint-Claude (Frémont 23-24). C'est à cette époque que Constantin-Weyer s'associe à un jeune Métis nommé Napoléon et leur amitié durera plusieurs années[1]. L'auteur profitera de cette rencontre pour créer un personnage du même nom qui revient à maintes reprises dans ses textes. L'auteur adorait la chasse, semble-t-il, ce qui lui a aussi permis de faire la connaissance des indigènes des régions plus isolées. L'écrivain a aussi engagé une famille métisse pour prendre soin de ses animaux (Frémont 25). Après 1912, Constantin-Weyer quitte la terre et exerce plusieurs métiers avant de quitter le Canada. Il est, tour à tour, commis de magasin, porte-chaîne dans une équipe d'arpenteurs et agent de propriété immobilière à Hudson's Bay Junction (Motut 31). A cette époque, Constantin et sa famille habitent Portage-la-Prairie avec la famille de sa femme, ce qui lui donna certainement l'occasion d'observer la société indigène, celle des Métis en particulier.

---

[1] Lors d'une interview personnelle avec Roger Motut le 15 novembre 1990.

En 1914, Constantin-Weyer rentre en France pour se porter à la défense de la patrie. Pendant son absence, l'un de ses fils meurt au Manitoba. La grand-mère et les deux autres enfants rentrent aussi en France mais il semble que Diane Proulx ne soit pas jugée digne de les accompagner (Frémont 32-33). Après avoir quitté le Manitoba, le romancier ne retournera plus au Canada.

En 1921, l'auteur publie son premier roman intitulé Vers l'Ouest, roman d'aventures situé à l'époque de Louis Riel père, dont le succès permet à l'auteur de vivre de sa plume pour le reste de sa vie. En 1928, sa carrière d'écrivain est couronnée par le prix Goncourt pour Un homme se penche sur son passé. Au cours de sa longue carrière, Constantin-Weyer publie cinquante-cinq livres, comportant une vingtaine de romans, plusieurs travaux historiques, des nouvelles, ainsi que d'innombrables articles de journaux et de revues. Une partie assez substantielle de l'oeuvre de l'auteur est consacrée à faire connaître le Canada et ses peuples autochtones, sans que cela cependant en ait été forcément le but.

Avant-Propos

Côté, Normand. Un Retour sur soi et sur le passé de Maurice Constantin-Weyer : Un Homme se penche sur son passé. M.A., Université de Montréal, 1970.

Frémont, Donatien. Sur le Ranch de Constantin-Weyer. Winnipeg : La Liberté, 1932.

Guyot, Louis F. Le Thème de l'homme et de la nature chez Maurice Constantin-Weyer. M.A., Université du Manitoba, 1982.

Motut, Roger. Maurice Constantin-Weyer : écrivain de l'Ouest et du Grand Nord. Saint-Boniface : Les Editions des Plaines, 1982.

Taylor, Zachary. Les Métis dans l'Epopée canadienne de Constantin-Weyer. M.A., Université de Western Ontario, 1950.

PREMIER CHAPITRE

La réception critique de l'œuvre canadienne de Maurice Constantin-Weyer

> M. Constantin-Weyer peut prendre le ciel et la terre à témoin qu'il nous aime éperdument et n'a pas voulu nous faire de peine : aucune protestation de sa part ne saurait nous émouvoir, pas plus que sa renommée littéraire ne saurait nous intimider. Tant qu'il n'aura pas désavoué ces livres malfaisants, nous continuerons de le dénoncer comme un dénigreur, un ennemi dangereux de l'Ouest canadien et du Canada français.
>
> Donatien Frémont
> Sur le ranch de Constantin-Weyer, p. 156

La critique weyerrienne embrasse deux continents et presque trois quarts d'un siècle. Vu la quantité des études, elle sera examinée en trois étapes: la critique française des années vingt et trente, la critique nord-américaine de la même période et, en dernier lieu, tout ce qui a paru depuis. Ce bilan nous permettra d'identifier ce que la critique a relevé dans "l'épopée canadienne" de l'auteur quant à cette question problématique de la représentation de l'indigène au tournant du siècle.

a) La critique française

Ce qui caractérise la critique weyerrienne des années vingt et trente en France est la tendance à supprimer tout esprit critique lorsqu'il s'agit de la personne de Constantin-Weyer. Les aventures que l'auteur prétend avoir vécues pendant son séjour en Amérique du Nord, ainsi que ses réflexions sur le Canada et ses peuples autochtones sont acceptées plus ou moins au pied de la lettre par la presse et la critique.

A la veille du prix Goncourt de 1928, plusieurs articles qui portent sur la vie et l'oeuvre du romancier apparaissent dans les revues littéraires. C'est l'origine d'une légende qui entourera le romancier pour le restant de sa vie. Il en ressort une biographie romancée de l'écrivain, et quoiqu'on ne puisse pas en vouloir à l'auteur pour avoir fait de sa vie un roman d'aventures, il faut reconnaître toutefois que cette fiction jouera un rôle important dans la façon dont l'Amérindien sera vu en France. En somme, la critique le couronne expert français de l'Amérindien et l'investit d'un esprit

de rigueur et de sincérité sans vraiment s'interroger sur la véracité du portrait qu'il a tracé de la société indigène dans ses textes.

Dans un article qui s'intitule "Un Français, romancier du Canada", écrit à la demande de Constantin-Weyer lui-même[1], Valéry Larbaud, cousin de la deuxième femme de l'auteur, vante la formation académique et littéraire de ce dernier et ses exploits au Canada (Larbaud 1). Il le présente comme un homme qui a tout lu et tout fait. En plus de vanter la glorieuse carrière militaire de l'auteur, l'accent est mis sur la formation scientifique qu'il a reçue pendant les quelques années qu'il a passées à la Sorbonne et ses contributions en tant qu'ethnologue. Aussi, Larbaud prétend que durant son séjour au Canada, Constantin-Weyer aurait été cowboy, journaliste, trappeur, défricheur, cultivateur, explorateur et aurait parcouru au complet le continent nord-américain en plus d'avoir établi un ranch au Manitoba (Larbaud 1). Dans l'extrait qui suit, le critique nous fait voir Constantin-Weyer tel qu'il lui parut en 1928, quatorze ans après son retour en France.

> *Enter* Maurice Constantin-Weyer, apparence solide, pas très haut, figure ronde, d'un rose bon teint, tirant sur le rouge. Ce sont les hivers du Manitoba qui ont tanné ces joues et les vents du cercle polaire qui ont fixé cette teinte de feuille d'érable à l'automne dans le grain de la peau. [...] Il parle.

---

[1] Voir Motut, pp. 40-41 qui explique que "les réputations littéraires se préparent longtemps à l'avance".

> Avec lenteur. Cherchant ses mots. [...] Les débrouillant avec attention parce que (*because*) vous savez (*you know*) ils, ses mots, se présentent quelquefois en anglais: ou encore dans un des dialectes indiens qu'il a longtemps parlés: le cree, peut-être, ou si cela existe, l'esquimeau-oui, ça existe et s'appelle l'innuit (Barbusse 1).

Il est à noter que d'après la recherche de Donatien Frémont, il est peu probable que le romancier ait jamais franchi la frontière du Manitoba, et qu'il habitait un coin à très grande concentration francophone. Et quant aux langues et dialectes amérindiens que le romancier est censé connaître, ce même critique soutiendra que ce n'est que de la pure fantaisie (Frémont 53).

L'image de l'Amérindien qui ressort des articles de cette période rappelle à un haut degré le mythe du "bon sauvage" de la littérature française et celle du "Noble Savage" de la littérature anglaise. Dans un article qui date de 1927, Henri Barbusse loue les mérites du romancier comme peintre de l'indigène:

> Il [Weyer] s'est approché...du vrai "sauvage", de l'Indien qui, refoulé dans une patrie de neige, chasse autour du campement fait de cinq ou six huttes coniques, de branchages et de peaux, l'Indien, esclave et roi silencieux de ces terres de silence. L'homme de chez nous sympathise avec ces simples qui sont plus méfiants que sournois, qui vivent au delà du monde de la civilisation et que leur pure

> ignorance enrichit de profondeurs insoupçonnées, tel ce géant maigre à grosse tête qui s'appelle Le Soleil et qui mérite ce nom par l'éclairement qu'il sait en quelques mots apporter sur les choses (Barbusse 1).

Comme on le voit, le critique semble imprégné de la vision des philosophes du 18e siècle par rapport à l'indigène, et l'oeuvre de Constantin-Weyer vient confirmer cette image, semble-t-il. C'est le cas comme le démontre également l'extrait suivant d'un article d'Yves Gandon au sujet de Napoléon et du "Danseur rouge" :

> Dans ces deux histoires, M. Constantin-Weyer, parfait disciple de Jean-Jacques, exalte l'homme de la nature et semble professer que la civilisation apporte avec elle tous les malheurs. Point de vue assurément défendable, qu'on trouvait déja exposé dans certains de ses livres précédents. [...] Le metis Napoléon La Ronde est au surplus un type bien observé et qui vient opportunément prendre sa place dans une galerie déja riche d'attachantes figures (Gandon 1).

Confirmation donc du mariage entre l'image classique - rousseauiste - du "bon sauvage" et celle tracée dans l'oeuvre de notre auteur grâce aux talents d'observateurs de ce dernier :

> Qu'on me permette d'avancer une dernière observation, constate Pierre Mille: Constantin-Weyer est un homme qui

> sait voir, comprendre et nous faire comprendre, des races étrangères à la nôtre, et d'un degré de civilisation égal ou à peu près égal (Mille 7).

Aussi, on remarque la tendance chez la critique à vanter Constantin-Weyer en tant qu'historien. C'est surtout le Métis qui souffre de cette présomption. Voici comment un critique tente d'expliquer les causes du mouvement insurrectionnel de Louis Riel en se basant sur les "données historiques" tirées des textes de l'auteur:

> La révolte de Riel a été celle des trappeurs et des chasseurs contre les éléveurs et cultivateurs franco-canadiens. Il était inévitable que le clergé franco-canadien se rangeât à côté des catholiques-paysans. Il fallait détruire Riel et les chasseurs. Nécessité cruelle, mais inéluctable. Constantin-Weyer n'a pas dit autre chose ; n'a pas montré autre chose. C'est un homme qui comprend...Mais comme il est dangereux, devant les préjugés de comprendre! (Mille 7)

L'un des seuls critiques français à remettre en question la vraisemblance historique de l'oeuvre de Constantin-Weyer est John Charpentier. L'article qui suit date de 1925 :

> Je ne connaissais qu'en gros ce que les historiens anglo-saxons appellent *The Riel's Rebellion*, et je ne saurais dire

> jusqu'à quel point M. Constantin-Weyer a tenu compte de la réalité des faits pour composer son récit, ni même s'il a tracé de Louis Riel un portrait fidèle (Charpentier 714).

Ce dernier critique, qui par la suite écrira un grand nombre de recensions sur les romans de l'auteur, ne s'interrogera plus sur la véracité du portrait de l'indigène dans les textes de Constantin-Weyer.

b) La critique nord-américaine

En Amérique du Nord durant cette période, l'influence de la critique française peut être constatée dans l'introduction à la version anglaise d'Un Homme se penche sur son passé. Le traducteur apprend au lecteur qu'en étant Français, Constantin-Weyer apporte une perspective singulière et originale sur le territoire du nord-ouest. Le critique réitère presque mot à mot la vie de l'auteur telle qu'elle est présentée dans Les Nouvelles Littéraires :

> It is the stereotype that Constantin-Weyer seeks to avoid. And for that reason he has dipped into reality at its source. As farmer, trapper, woodsman, horsetrader, fur-trader he lived in Canada for fourteen years. He saw the Northwest in its every phase (Brown vi-vii).

D'autres critiques anglais l'estiment mais avec une certaine réserve pour ce qui est de la vraisemblance historique de ses textes, en particulier La Bourrasque. Un critique américain, Edgar Pelham, soulève quelques défauts à ce niveau mais cela ne l'empêche pas de se fier au portrait weyerrien des Métis dans le texte :

> The dramatic necessities of his book demanded emphasis upon the Métis point of view, which itself was amply provided with bigotries that the author has made no effort to conceal. Illiterate, superstitious, sensual, deliriously drunken, and so incapable of organization as a horde of Bedlamites - we have in this book letter for letter and word for word (Pelham vi).

Roger Motut dans son ouvrage sur Constantin-Weyer cite un critique américain qui, quoiqu'il soit conscient que La Bourrasque est une oeuvre purement fictive, s'émeut du portrait qu'il considère sévère mais quand même juste de la société métisse à l'époque de Riel :

> Le critique accepte l'ouvrage comme pure invention de la part de Constantin-Weyer et la vulgarité de l'auteur ne le choque pas: au contraire, elle lui plaît. C'est un peu l'attitude réaliste qui veut qu'on dise en anglais : "He calls a spade a spade" (Motut 136).

Ainsi, quoique la critique d'expression anglaise en Amérique du Nord ait constaté certaines inexactitudes sur le plan historique dans les textes de Constantin-Weyer, elle appuie néanmoins la façon dont l'auteur a peint la société métisse.

Au Canada français, l'oeuvre de Constantin-Weyer provoque la controverse dès le début des années vingt. La critique accuse l'auteur d'anticléricalisme, d'avoir dénaturé l'histoire, et d'avoir donné dans le roman Manitoba, une image déformée de la société canadienne française. Dans L'Action Catholique, Damase Potvin met ses lecteurs en garde contre les romans de l'auteur. Ses paroles témoignent bien jusqu'à quel degré le romancier était méprisé par certains critiques canadiens français:

> Le roman historique est à la mode depuis quelques années. Des critiques ont dénoncé ce qu'ils appellent la "fausseté de ce genre". N'empêche que les romans historiques et surtout les biographies romancées sont prisées du public parce qu'ils encouragent la paresse. [...] A quel genre appartient le livre que j'ai lu récemment et qui, à certains passages, m'a fait bondir sous le coup d'une indignation[...] Il s'agit du "Cavalier La Salle" de Constantin-Weyer. (Potvin 4).

Un autre commentateur s'en prend à l'auteur pour à peu près les mêmes raisons que Potvin :

> Où Maurice Constantin-Weyer a-t-il pris ses renseignements pour faire une caricature telle du Canadien français de la Province du Québec? Les "messieurs prêtres" dont il parle sur un ton étrange, et notre parler qu'il croit venir "d'une source un peu trouble" et dont naturellement il a contesté la pureté, sont loin d'être ce qu'il en dit. (Motut 113)

Bref, la critique québécoise à cette époque se sent offensée par la façon dont les Canadiens français sont décrits dans l'épopée canadienne de Constantin-Weyer. Cependant la question de la représentation de la société indigène du Manitoba n'est pas soulevée par les littérateurs de l'Est.

Dans l'Ouest, la réaction contre les romans de Constantin-Weyer est encore plus sévère. En 1922, "un groupe de métis vint protester contre la mise en vente" (Frémont 57) de Vers L'Ouest. Encore, en 1931, le conseil de Winnipeg ordonne que la version anglaise de La Bourrasque soit enlevée des rayons de la bibliothèque municipale et le bibliothécaire se fait sévèrement réprimander (Frémont 58-59). La même année, Donatien Frémont, un journaliste manitobain d'origine française, fait paraître deux études consacrées à la représentation de l'indigène dans l'oeuvre de Weyer: "Les Métis tels qu'ils ne sont pas" et "M. Constantin-Weyer et le vrai Riel". L'année suivante, les deux articles font partie d'une étude biographique et critique sur l'auteur, qui s'intitule Sur le Ranch de Constantin-Weyer.

Dans ce texte, Frémont fait part d'un voyage à Saint-Claude où il a mené une série d'interviews avec les villageois afin de reconstituer la vie de l'auteur durant son séjour au Manitoba. Au cours des dix ans que le romancier a passé au Manitoba (Frémont 18) - et non pas quatorze comme le prétend Larbaud - l'écrivain a acheté et, par la suite, perdu deux propriétés (Frémont 23, 30). Cela, d'après les gens de Saint-Claude, provenait de l'insouciance de l'auteur qui, semble-t-il, préférait la chasse et la lecture au travail de sa terre (Motut 118). L'étude apporte beaucoup de renseignements sur l'auteur et les relations qu'il a entretenues avec les indigènes durant son séjour d'une décennie au Manitoba.

Au sujet des explorations que le romancier auraient faites, Frémont explique:

> Ses dix années de séjour au Canada, il les vécut entièrement à Saint-Claude ou dans le voisinage immédiat. Jamais il ne sortit de la province et ne se risqua dans les "déserts" : loin de la civilisation et des sièges confortables. La Saskatchewan et l'Alberta, tout à côté, dont il parle forcément dans ses livres, sont pour lui terre inconnue. Le Québec et l'Ontario, il en traversa une partie en chemin de fer comme tous les immigrants qui se dirigent vers l'Ouest. (Frémont 38-39)

En ce qui concerne le statut d'expert sur le Canada et ses peuples indigènes conféré sur l'écrivain par le groupe des Nouvelles

Littéraires, Frémont prétend que l'auteur a sans doute vu quelques Indiens dans les rues de Winnipeg, ou en a rencontré le long d'une route située près d'une réserve (Frémont 37). Pour ce qui est des langues et dialectes amérindiens que l'auteur prétend parler, outre les quelques mots que l'on parle tous quand on revient d'un pays, ce n'est que du bluff selon Frémont, car qui en France connaît suffisamment les langues autochtones du Canada pour contredire le romancier (Frémont 39).

Le journaliste est le premier critique à faire mention du mariage de l'auteur à la Métisse Diane Proulx, et c'est grâce à lui que nous connaissons même les moindres détails de ce mariage (Frémont 32). Selon Frémont, les relations que le romancier entretient avec les indigènes au Manitoba, se limitent à la parenté de la famille Proulx et aux quelques amitiés aux alentours de Saint-Claude (Frémont 23-24). Il explique que Constantin-Weyer

> se complait surtout chez Antoine Gosselin, de Haywood, dont il admire la magnifique insouciance, l'esprit frondeur et le talent violonneux (Frémont 24).

Ce type de personnage métis revient constamment dans l'Epopée canadienne.

Frémont dégage deux techniques dont se sert le romancier pour dénigrer ses personnages indigènes. Un narrateur-témoin ou un narrateur omniscient, blanc et d'origine européenne, se permet de passer des jugements péjoratifs à propos d'eux; ou encore :

> chaque fois que se présente un épisode tragique ou chevaleresque susceptible de relever le ton du récit ou de nous impressionner favorablement, vite, il le noie dans une scène d'ivrognerie ou de luxure et nous voilà derechef dans la boue. (Frémont 37)

Il accuse Constantin-Weyer d'avoir mal représenté la nation métisse, et ainsi de l'amoindrir, et il s'insurge contre la façon grossière et vulgaire dont Louis Riel est présenté dans La Bourrasque (Frémont 37). C'est plutôt l'image de l'Amérindien de jadis, particulièrement du Métis (francophone et catholique) qui intéresse Frémont. Les allusions à l'Amérindien de ce siècle sont assez rares. Néanmoins, l'ouvrage de Frémont marque une étape décisive dans l'histoire de la critique weyerrienne car elle constitue la première tentative au niveau de la réception de l'oeuve d'examiner l'image de l'indigène, bien que cela ne soit pas le seul objectif de l'étude. Il est à noter cependant que le mépris qu'éprouvent Donatien Frémont et les gens de Saint-Claude à l'égard de l'auteur est si évident que la valeur des commentaires reste problématique.

c) La critique "contemporaine"

Dans les années quarante, Damase Potvin examine la fortune littéraire de Constantin-Weyer dans un article qui s'intitule "Les Oubliés". Quoique le critique s'attaque à l'auteur pour ses tendances

anti-cléricales, il éprouve néanmoins beaucoup de sympathie pour l'oeuvre de Constantin-Weyer, en particulier pour La Bourrasque (Potvin 223). Il lui accorde donc une place respectueuse dans l'histoire de la littérature canadienne :

> Nul romancier français-excepté peut-être Louis Hémon-, n'a contribué plus que lui, par l'ensemble de son oeuvre, à faire connaître en France notre pays (Potvin 225).

Potvin ne se trouble pas toutefois à examiner la véracité de l'image de l'Indien dans les récits du romancier.

C'est depuis 1a deuxième guerre mondiale que la critique semble se préoccuper davantage de la question de la représentation de l'Amérindien dans les romans de Constantin-Weyer. Dans sa thèse de maîtrise qui a été publiée en 1946, Florence Bradford examine la vraisemblance historique dans les romans de l'auteur. Au niveau de l'historiographie, c'est une étude beaucoup plus complète et objective que celle de Donatien Frémont mais ses conclusions se rapprochent essentiellement de celles de ce dernier sur la question de la représentation du Métis dans l'oeuvre de l'auteur :

> Constantin-Weyer, arrivé à une place honorable dans le monde littéraire, s'est montré un peu plus généreux à leur égard [les Métis]. Dans Napoléon, [...] il nous présente son héros métis sous un jour qui contraste très favorablement

> avec les personnages antérieurs. Dans la préface de ce livre, l'auteur se plaît à dire au sujet des Métis : "Des hommes éminents sont sortis de ce peuple". Il n'a pas, pourtant, cessé de nous présenter le type métis nonchalant, paresseux, et ivrogne comme dans ses oeuvres antérieures; il admet seulement l'existence d'un autre type de Métis, au caractère plus sympathique. (Bradford 115)

La figure du Métis dans l'oeuvre canadienne de Constantin-Weyer est aussi le point de mire d'une thèse de Zachary Taylor qui date de 1950. Encore ici l'auteur soulève quelques-unes des mêmes lacunes qui ont déja été mentionnées dans l'étude de Frémont, mais une divergence très importante se manifeste ici. Taylor approuve le tableau weyerrien de la société manitobaine de 1904 à 1914, mais croit que l'auteur a eu tort de peindre la société métisse de 1870 à 1885 de la même manière (Taylor 129). Selon lui, ce type de Métis ivrogne et ignorant qui apparaît souvent dans les récits de Constantin-Weyer se trouve réellement en grand nombre chez les Métis, mais le romancier a trop généralisé, dit-il. Le critique regrette que le romancier n'ait pas respecté l'honneur de la nation métisse, et qu'il aurait dû plutôt mettre l'accent sur les éléments positifs. Il explique cependant que ce type dégénéré représente une partie substantielle des Métis que le romancier avait connus pendant son séjour au Manitoba (129).

En 1955, Simone Farquhar examine la fonction du mythe d'Anthé dans l'oeuvre weyerrienne et dégage une dimension mythologique de la figure de l'indigène. Elle explique :

> Dans la mythologie grecque, Anthé, fils de Poséidon et de Gaia, était un géant qui provoquait au combat tous les étrangers qui osaient pénétrer dans son domaine. Ce combat leur était inévitablement fatal. Hercule s'étant aperçu, un jour qu'il luttait avec Anthé, que le monstre reprenait des forces chaque fois qu'il touchait le sol, le souleva et parvint ainsi à l'étouffer. [...] Cet Anthé-là est, somme toute, le microcosme, l'essence de la vie. Puis par dédoublement [...] Anthé personnifie aussi l'autochtone (Farquhar 1).

Ainsi, dans les récits de Constantin-Weyer selon Farquhar, le personnage indigène prend parfois un aspect mythique, et souvent, lorsqu'il quitte l'état de la nature - la source de son existence - l'Amérindien tombe inéluctablement dans la misère (Farquhar 2). La thèse de Farquhar toutefois n'aborde qu'en passant la figure de l'indigène et s'oriente plutôt vers une étude psychanalytique des textes de l'auteur.

Dans une thèse qui date de 1970, Normand Côté nous apporte une nouveauté fascinante à l'égard du personnage amérindien dans l'oeuvre de Constantin-Weyer, mais il la rejette avant qu'elle puisse être développée à fond. Côté soulève la présence dans plusieurs

récits d'un penchant érotique qui frôle l'homosexualité. Il signale deux passages en particulier où c'est un personnage amérindien qui devient l'objet des désirs du héros, et d'autres où le bien-aimé est blanc (Côté 94). Mais le critique ne croit pas que cette pulsion qu'il considère "anormale" doive être attribuée au romancier lui-même car l'homosexualité n'est qu'un autre vice dont se sert Constantin-Weyer dans le but de rendre ses personnages plus vivants (Côté 94). Il faudrait revenir à cet élément plus tard car à lumière de la critique féministe et homosexuelle des dernières années, cette conclusion de Côté paraît trop généreuse et semble simplifier une question qu'il faudrait au contraire problématiser.

Au début des années quatre-vingt, Roger Motut publie Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord, une étude de la vie et de l'oeuvre de l'auteur. C'est grâce à lui qu'on arrive enfin à la source de l'une des doctrines qui a beaucoup influencé la représention de l'indigène dans l'oeuvre de l'écrivain. Motut explique:

> Constantin-Weyer est romantique en ce sens qu'il continue la vieille traditon du "génie des races" que de Gobineau avait répandue au siècle précédent et que l'auteur, dans ses ouvrages, semble avoir adaptée à ses idées sur la biologie. (Motut 155)

Le professeur Motut avoue que le romancier est aussi déterministe que de Gobineau et que les oeuvres de Constantin-Weyer "portent

la marque d'un certain racisme" (Motut 155). Curieusement, le critique approuve le portrait du héros métis dans Napoléon :

> Cet ouvrage raconte l'histoire d'un Métis canadien [...] un type sympathique [...qui] représente bien un genre de Métis qui a existé au temps où Constantin-Weyer travaillait au Manitoba. Ce livre [...] comme étude de personnages et de moeurs [...] laisse un portrait réel des Métis de l'époque. (Motut 50)

Ici, Motut reprend l'idée de Zachary Taylor, à savoir que le romancier trace un portrait fidèle des Métis qu'il a connus pendant son séjour au Canada et que Constantin-Weyer n'était coupable que de s'être trompé d'époque.

Pour clore ce bilan de la réception critique weyerrienne des années trente à nos jours, disons que cette critique a d'emblée misé sur la dimension historico-sociale en tant que représentation véridique de l'Ouest canadien peint par Constantin-Weyer. On y a trouvé selon les individus, tantôt une image fidèle et loyale du milieu, tantôt un portrait déformé des gens peuplant l'Ouest. On ne s'est pas souvent arrêté aux motifs, d'ailleurs ambigus, qui sont à l'origine de cette grande fresque, car l'auteur manifeste un peu partout une profonde sympathie pour ce coin de monde. Quoiqu'il en soit, la figure de l'indigène au tournant du siècle telle qu'elle apparaît dans une partie de l'Epopée canadienne de Constantin-Weyer n'a pas vraiment été étudiée. Le prochain chapitre tentera

donc de remédier à cette carence. Il aura pour objectifs de dégager des textes identifiés plus haut une image détaillée des personnages amérindiens - masculins et féminins - et du milieu social dans lequel ils vivent et agissent; de voir et d'identifier les différentes fonctions de ces personnages à l'intérieur du cadre narratif créé par l'auteur; et ce qui chez Constantin-Weyer a pu motiver la fresque amérindienne qu'il présente aux lecteurs et lectrices, et qu'il a léguée à la postérité. Faudra-t-il en dernière analyse aller voir du côté d'une historiographie balbutiante? puiser au "romantisme descriptif" à la mesure de sa vision comme le propose Motut (156)? et/ou suivre les conseils de ce dernier qui avance que "seule une étude plus approfondie de l'influence de Gobineau (...) révélerait sans doute une affinité plus intime entre les deux auteurs" (Motut 156).

Premier Chapitre

Barbusse, Henri. "Homme de partout et de toujours" L'Humanité [Paris] 20 février 1927.

Bradford, Florence Emily. L'Histoire du Canada dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer. Montréal: Université McGill, 1946.

Brown, Slater. "Introduction", A Man Scans His Past. Toronto : The MacMillan Co. of Canada, Ltd., 1929.

Charpentier, John. "La Bourrasque", Mercure de France, 1er février 1925.

Côté, Normand. Un Retour sur soi et sur le passé Maurice Constantin-Weyer : Un Homme se penche sur son passé. M.A., Université de Montréal, 1970.

Farquhar, Simone Paula. Anthé ou l'Ouest canadien dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer et de Georges Bugnet. M.A. U.B.C., 1966.

Frémont, Donatien. Sur le Ranch de Constantin-Weyer. Winnipeg : La Liberté, 1932.

Gandon, Yves. "Napoléon", Les Nouvelles littéraires [Paris] 28 mars 1931.

Larbaud, Valéry. "Un Français romancier du Canada, M. Constantin-Weyer", Les Nouvelles Littéraires [Paris] 8 septembre 1928.

Mille, Pierre, "Un Français au Canada : l'oeuvre de Constantin-Weyer", Les Nouvelles Littéraires [Paris] 24 novembre 1928.

Motut, Roger. Maurice Constantin-Weyer : écrivain de l'Ouest et du Grand Nord,. Saint-Boniface : Les Editions des Plaines, 1982.

Pelham, Edgar. "Introduction", A Martyr's Folly. Toronto : The MacMillan Company of Canada Ltd., 1930.

Potvin, Damase. Les Oubliés. Québec : Editions Roch Poulin, 1944.

R. A. "Manitoba", Le Canada Français [Québec] 12 (1925).

Taylor, Zachary. Les Métis dans l'Epopée canadienne de Constantin-Weyer. M.A., Université de Western Ontario, 1950.

DEUXIEME CHAPITRE

L'image de l'indigène au tournant du siècle dans trois romans de Maurice Constantin-Weyer

> In *The Birth of Western Canada* (1936), Stanley argued that the Indians fundamental problem was that by "character and upbringing" they were unfit to compete with the whites in the competitive individualism of white civilisation, or to share with the duties and responsibilities of citizenship. Indians were unable to adapt; they wished to preserve traditonal values, which were incompatible with economic development. They were a people concerned only with immediate necessities; it was not in their nature to accumulate property and to look to the future. The Indians were content to live off relatives and then the government. They socialized, travelled, and shared too much. The cultural traditions the Indians cherished and refused to relinquish made them notoriously poor farmers, stockmen, and businessmen.
>
> Sarah Carter,
> Lost Harvests, p. 4

Il est devenu apparent dans le chapitre précédent que jusqu'ici la question du portrait de l'indigène au tournant du siècle dans l'oeuvre weyerrienne a plus ou moins été négligée par la critique. Le présent chapitre se donne donc pour tâche de réexaminer cette question en suivant la démarche suivante : d'abord, la figure de l'indigène dans l'un des premiers textes dans lequel un personnage indigène joue le rôle du héros sera examiné ; en deuxième lieu, seront étudiés en détails les textes identifiés pour notre recherche dans le but de voir s'ils s'inscrivent dans une continuité ou une rupture par rapport à cette première figure emblématique de l'indigène; et pour terminer, nous proposons une analyse de l'intégration des personnages indigènes à l'économie narrative de ces textes pour confirmer ou infirmer par la structure narrative ce qui va se dégager de la deuxième partie.

I. Première figure de l'indigène dans les premières oeuvres

Dans La Bourrasque, paru en 1925, Constantin-Weyer peint un tableau de la société autochtone manitobaine qu'il situe pendant les années 1866 à 1885. Au coeur de cette société située dans l'Ouest, quelques vingt ans avant la fin du siècle dernier, apparaît le personnage de Louis Riel entouré de mythes et légendes qui en font un personnage idéal à reprendre pour raconter la vie dans l'Ouest à cette époque, comme le fera plus tard, par exemple, Ronald Lavallée dans son fameux Tchipayuk ou le chemin du loup. Constantin-Weyer, comme d'autres avant et après lui, sait qu'il ressuscite une

grande figure historique pour son roman et ne peut donc s'adonner à une liberté totale dans la "création" de ce personnage comme il pourrait le faire avec un personnage de sa propre invention. Or, il n'est pas évident par la caractérisation qu'il fait de Riel dans La Bourrasque qu'il ait été très préoccupé par ces considérations.

Une étude minutieuse du texte révèle qu'il existe en réalité deux caractérisations distinctes de Riel dans le texte. Celui-ci se fait attribuer des traits caractériels de ses ancêtres aussi bien que des traits mythiques de l'être hybride : à tels moments, Riel apparaît comme le métis mythique et par la suite, il se métarmophose pour devenir l'Indien mythique.

C'est le Riel métis qui apparaît le plus fréquemment dans le texte. A ces moments, l'aspect physique du héros est celui d'un homme blanc. Le héros cherche à s'affirmer dans le monde euro-canadien. Etre bâtard, il exhibe la plupart des qualités et des défaillances attribuées aux êtres hybrides dans la tradition, telles la vigueur, la force et la dégénérescence mentale. Dès que le héros arrive sur la scène, l'auteur lui attribue les caractéristiques mythiques de l'être hybride :

> De son père, défunt Louis Riel [...] - il avait hérité une haute et forte charpente, des poings carrés et massifs, une figure sur laquelle le sang indien avait à peine marqué sa trace à l'élargissement des pommettes - une figure blanche et encadrée d'une légère barbe blonde, - et enfin, cet insatiable désir de domination, que le père n'avait pu

> réaliser, mais que le fils se promettait d'accomplir en entier. (B 36)

Comme nous pouvons le constater dans la citation qui suit, il existe énormément de similitudes entre la caractérisation de Louis Riel et celle faite de son père dans Vers L'Ouest :

> Tandis que l'évêque promettait ainsi à ses ouailles les destinées les plus brillantes, Riel ne pouvait se défendre de l'orgueil. Plus raffiné que la plupart des autres métis, sachant lire et écrire, ce qui était une rareté, avec cela, bel homme, robuste, grand chasseur et bon guerrier, il avait été choisi comme capitaine ou comme chef suprême, depuis quelques années déjà [...] Il souhaitait qu'un jour le titre de roi lui fût conféré, malgré l'opposition que Norquay, Mac Dermott, et Jérome tentaient parfois de faire à son autorité. Il tenait encore ce rêve secret à tous, excepté à son confesseur, qui le blâmait de son péché d'orgueil et l'exhortait à l'humilité. Riel acceptait avec une impatiente contrition l'homélie du missionnaire, puis, la pénitence accomplie, retournait à son rêve. (V 14)

Dans les moments où domine sa personnalité métisse, Louis Riel fils est porteur d'innombrables défauts. En plus d'être émotif, lascif, rêveur, raciste, cabotin, superstitieux, adultère, vulgaire, libertin, pédant, cruel, le Riel de Constantin-Weyer est également

mégalomane (B 114). Son comportement rappelle celui de l'enfant, du délinquant, de l'aliéné et même parfois de la bête.

Il a tendance à se laisser aller à ses passions, d'autant plus lorsqu'il est question de la sexualité. Cette trop forte tendance entraîne la chute du héros dans le récit car pendant l'exécution de Scott, Riel est en train d'avoir des relations avec une femme blanche (182). Une partie signifiante du récit est consacrée à sa vie sexuelle et il apparaît souvent nu ou à demi-vêtu (B 101). Les scènes d'amour ont souvent une qualité bestiale. Dans une scène mémorable, par exemple, Riel a des relations avec une Métisse debout contre un mur dans une étable :

> ...dès la danse finie, ils s'ingénièrent à s'éclipser, en apparence séparément. La nature fournit pour cela les prétextes les plus plausibles, qu'il n'est pas indécent d'avouer. Ils se retrouvèrent dans l'étable sombre, et, là dans le chaud parfum des bêtes, Riel l'accointa, debout contre le mur. (B 55)

Sa constitution métisse est également marquée par une simplicité d'esprit étonnante : aux moments où son identité métisse est privilégiée, il est impossible de déceler toute trace de culture ou de raffinement chez Riel. Il s'exprime dans un français bâtard, dans un parler enfantin, bourré de jurons et sans éloquence :

> Le sang monta à la figure de Riel, comme s'il avait été frappé. Il...gronda :
>
> - En arracher?..Pas si nous avons du poil! Nous faire la loi? à nous? et qui ça? des maudits enfants de chienne! des chiens bâtards!...Ah! de la Rivière Rouge, si vous les laissez s'établir icite...C'est not' pays ça n'ot pays!...T'es t'y un homme toié? ...(B 46)

D'après le texte, la formation que Riel reçut dans les collèges de Québec a mené nulle part :

> ... on l'avait bourré d'histoire sainte, d'un peu de grec et de latin, des éléments de la géométrie euclidienne et d'apologétique chrétienne, science parfaitement inutile à un adolescent qui possédait d'ailleurs la foi du charbonnier, et ne concevait pas un instant qu'on pût douter de la parole d'un orateur en soutane. (B 37)

Sur le plan politique, le héros devient en quelque sorte l'incarnation du leader manqué. N'ayant pas l'intelligence suffisante pour formuler une vision politique quelconque, l'orgueil et l'anglophobie sont les forces motrices qui animent ses prises de position ou ses engagements. D'ailleurs, le Riel de Constantin-Weyer est affligé de troubles mentaux et est prêt à sacrifier n'importe qui pour accéder à ses fins. Avant la dernière révolte, par exemple, il conclut à propos de son peuple :

> Ces enfants de chiennes-là ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier...Qu'importe qu'ils périssent?... Et, ne vaut-il pas mieux mourir dans un bel effort que de crever de misère et de vices...(B 219)

En tant que métis, le héros est derechef incapable de mener la révolte de son peuple. Il s'agit dans l'optique du narrateur d'une sorte de déterminsime irréfutable.

Lorsque Riel se comporte de façon raisonnable dans le texte, c'est parce que l'atavisme métisse s'est fait supplanter par celui de l'Indien. Un changement merveilleux s'effectue dans l'aspect physique du héros durant ces périodes :

> A l'entendre parler tortures, Riel se révélait physiquement un fils des Sioux et des Crees. De la façon la plus curieuse du monde, ses yeux se bridaient et à eux seuls abolissaient toute trace de sang français. (B 130)

Blanc et blond au début du récit, Riel devient physiquement un Indien. D'ailleurs, les yeux du héros deviennent obliques et souriants. A lieu d'ailleurs une transformation aussi dans la psyché de Riel :

> [...] son âme devenait barbare, plus exactement, comme s'il eût été entrainé dans une danse autour du feu d'enfer, où

> son imagination se représentait un supplice éternel infligé aux Anglais. (B 132)
>
> [...]
>
> Le sang indien parla le plus fort en lui [...] (Il s'était libéré, à grand'peine, de certain souvenir lancinant, le seul qui l'attachât vraiment à la race blanche) [...] Plus Indien, il devient pourtant moins farouche. Le mépris lui tenait lieu de résignation, et lui donnait un peu d'indulgence pour autrui. [...] Il causait peu, cependant, et détournait la conversation dès qu'on lui parlait de "l'Insurrection". Mais il écoutait complaisamment les histoires de chasse des vieux...(B 196)

Durant ces périodes d'atavisme indien, le héros se comporte avec une dignité modèle, et fait preuve d'une lucidité qui ne se voit pas ailleurs dans le récit (B 213). Conscient soudain de ne pas avoir eu l'instruction ou la formation politique nécessaire pour mener à bien la révolte et lutter contre le gouvernement canadien, Riel se résigne à son destin et à celui de son peuple. L'instinct meurtrier de l'Indien se soulève en lui, et le héros Riel mène la dernière révolte espérant verser le plus de sang britannique possible (B 223). Ces mêmes caractéristiques qui se dégagent des deux identités distinctes accordées au héros reviennent dans la caractérisation des autres personnages indigènes dans le texte.

Quand l'auteur prête au héros une plus grande lucidité, c'est pour lui faire faire les observations suivantes à propos du caractère métis :

> ...ils semblaient incapables d'actions autres que celles qu'exige la vie la plus élémentaire : couper du bois, chasser le cerf, trapper les bêtes de fourrure..se chauffer, manger, se vêtir...Ces enfants de chiennes-là ne pensent qu'à se saoûler, à satisfaire leur rut grossier...Qu'importe qu'ils périssent? (B 219)

A cette vision d'un peuple métis bestial s'ajoute celles que nous venons de dégager chez le héros durant sa personnalité métisse, telle la supériorité physique, la dégénérescence de l'esprit et le dédoublement caractériel. Comme si cela était possible, les traits négatifs du Métis sont encore plus prononcés chez le petit peuple car la vaste majorité de la population était illettrée. Ainsi, l'image des autres personnages métis dans le texte est celle d'êtres encore plus attardés, superstitieux, vulgaires et arriérés que celle faite de leur chef. Les déficiences multiples du peuple sont des traits innés, semble-t-il, qu'on identifie à leurs anciennes origines :

> [les anciens coureurs de bois abandonnés par la compagnie française] se marièrent avec les femmes indiennes chippewayes, chippewayannes, crees, [...] Grands abatteurs de quilles, ils en eurent des enfants nombreux, selon la

> coutume des parents pauvres. Ces rejetons furent pétris des défauts des deux races, mais ils joignirent souvent à la fougue française toute l'énergique endurance indienne.
>
> Tels sont les métis. (B 17)

La différence métis/indien se manifeste également dans la caractérisation des personnages métis secondaires mais ce n'est que les aspects défavorables de l'Indien qui leur sont attribués. Seuls les Métis qui habitent un espace situé loin de la civilisation tels ceux que Riel rencontre pendant qu'il séjournait au Montana font preuve d'une dignité quelconque.

L'image des personnages indiens est remarquablement homogène et uniforme dans le texte. Le chef Wah-Sehn-Owa, le personnage indien qui apparaît le plus fréquemment dans le texte, est un homme enfantin et innocent. Il peut aussi bien massacrer une troupe de soldats britanniques pour avoir violé ses femmes, qu'oublier sa promesse de faire partie de l'expédition de Gabriel Dumont durant la révolte. A la fin du récit, le chef est condamné à mort pour son rôle durant la révolte. Passif, stoïc, silencieux et sournois, il regarde tout le monde d'un air détaché, indifférent et un peu méprisant (B 239). Il s'agit effectivement de l'homme primitif, vivant en pleine liberté dans son monde sauvage - un Adam qui habite encore dans son paradis terrestre sans la connaissance du bien ou du mal, aussi innocent et cruel que la bête, surtout sous l'effet de l'alcool. N'ayant ni les conforts ni les contraintes artificielles que la civilisation apporte à l'homme, le personnage

indien jouit d'une intimité si puissante avec la terre et les lois de la nature qu'elle lui confère une dimension mythique. L'Indien s'oppose à l'homme civilisé et agit non pas par l'intellect mais au niveau de l'instinct et par dédain du monde artificiel du civilisé (B 220-21). En bref, l'image du personnage indien qui ressort de La Bourrasque est celle qui a été perpétuée depuis l'avènement du romantisme.

En somme, la vision négative et caricaturale faite de Louis Riel et de l'indigène dans La Bourrasque, implique que ce sont des êtres inférieurs et fondamentalement défectueux; défectueux dans la mesure où il leur manque les facultés adaptatives nécessaires pour vivre dans un monde en train de se "moderniser", des êtres passifs condamnés par la nature et la biologie à l'assimilation et même à la disparition. Il convient de rappeler que l'image de Riel et des peuples autochtones que l'on retrouve dans le texte fut assez fortement dénoncée par la critique, notamment Frémont, Taylor et Bradford. Il reste toujours la question de l'authenticité du portrait de l'indigène dans les romans de l'auteur ayant comme cadre le début du vingtième siècle.

II. Le portrait de l'indigène au tournant du siècle

Les récits de notre collection, Un Homme se penche sur son passé, Napoléon et Une Corde sur l'abîme, constituent effectivement une trilogie commme l'explique Normand Côté :

> A l'intérieur de l'Epopée canadienne, évolue un personnage nommé Monge que l'on retrouve en trois volumes différents...Nous pouvons constater de nombreux liens qui unissent ces trois romans. Sans doute le cadre commun est-il l'Ouest, mais il y a bien plus encore; les personnages réapparaissent d'un roman à l'autre et les aventures se recoupent de telle sorte qu'un ouvrage fait appel à des événements qu'un autre texte explicite davantage. Outre Monge et Napoléon qui constituent les deux personnages les plus importants de la trilogie, d'autres reviennent dans plus d'un roman. (Côtéâ 44)

Un court résumé de ces oeuvres fera état des éléments pertinents dans le cadre de notre étude.

Un Homme se penche sur son passé, paru en 1928, raconte l'histoire de Monge, un émigrant français qui arrive dans l'Ouest canadien. Napoléon Brazeau, un jeune cow-boy métis, apparaît au début du texte comme "l'engagé" de Monge. Vers la fin du texte, quelques personnages indiens apparaissent brièvement lorsque Monge se rend dans le Grand Nord.

Napoléon Brazeau revient dans Napoléon, sous le nom de Napoléon La Ronde. Le roman qui date de 1931, fait la chronique de sa vie, de sa naissance jusqu'à sa mort, une mort prématurée occasionnée par "une vengeance assez innocente" (Collet 742) à la suite d'un amour perdu. Le roman comprend la nouvelle "Le danseur rouge", qui ne fait pas partie de notre collection mais à

laquelle nous allons faire souvent allusion car c'est le seul texte situé au début du siècle ayant un héros indien. Ce dernier, nommé Castor, quitte son pays natal pour aller danser dans les cabarets de Paris. Il devient amoureux d'une Européenne qui le trompe et qu'il assassine avec son nouvel amant.

Datant de 1935, Une corde sur l'abîme raconte les exploits de Robert Everard, un jeune Français qui arrive dans l'Ouest canadien en quête d'aventures et de fortunes. Il se fait cow-boy sur un ranch où il rencontre Frank La Grue, un cow-boy métis. Les deux hommes deviennent amoureux de Grace Hobbes, une vedette de Hollywood. D'autres personnages indigènes se greffent à l'histoire dont Napoléon et plusieurs personnages indiens secondaires que Robert rencontre dans ses voyages dans le nord de la province.

Au cours des années, une lecture particulière de ces trois romans s'est développée et a créé une sorte de mythe voulant que le portrait du personnage indigène dans les textes ayant comme cadre le début du vingtième siècle soit devenu plus positif et favorable à l'égard de ce dernier. On semble croire que la représentation de la société indigène inscrite dans les textes soit plus conforme à la réalité que l'auteur a connue pendant son séjour au Manitoba, un peu comme si l'auteur voulait corriger le portrait de Riel dans La Bourrasque, suite à la réception critique de cette oeuvre au Canada français. Dans sa thèse sur l'auteur dans laquelle il condamne le portrait des anciens Métis dans le première partie de "l'Epopée canadienne", Taylor donne son approbation par contre à

celui de l'indigène du vingtième siècle (Taylor 129). Simone Farquhar se fait l'écho du critique lorsqu'elle conclut :

> Il est difficile de concevoir que le même auteur ait écrit à la fois La Bourrasque et Napoléon. La misanthropie, la grossièreté, le ton aigre sont remplacés par une atmosphère douce et sympathique. Constantin-Weyer a une sensibilité exquise [...] (Farquhar 77).

A la première lecture des textes soumis à l'étude ici, on a l'impression que l'auteur éprouve une certaine sympathie envers plusieurs personnages indigènes, ce qui ne se produit jamais dans La Bourrasque. Cependant, est-ce que ces impressions de la part de certains critiques signalent une véritable évolution positive dans la caractérisation des personnages indigènes dans ces textes?

Comme il a déjà été établi, l'identité qui est donnée au personnage indien dans La Bourrasque relève des tendances romantiques chez l'auteur (Motut 155). Lorsque nous prenons les textes de notre collection, cette vision s'étend jusqu'à incorporer la figure du jeune héros métis. Puisque l'image de celui-ci et celle de l'Indien relèvent également du romantisme et que les deux catégories de personnages ont un grand nombre d'éléments caractériels en commun, la figure de l'Indien et du héros métis sera examinée en même temps dans la première partie de cette étude. Par la suite, nous allons mettre en lumière la caractérisation des autres personnages métis qui apparaissent dans le récit.

a) Le jeune héros

Le héros indigène que l'auteur met en scène dans l'histoire située au début du vingtième siècle n'est plus une figure éminente comme celle de Louis Riel, mais un humble et simple personnage. Le héros métis est un cow-boy du 'Old West " tandis que son frère le héros indien - ici nous faisons allusion au Castor, le seul héros indien qui apparaît dans notre collection de texte - est danseur et sorcier.

Qu'il soit Indien ou Métis, le héro indigène se ressemble énormément dans les textes de notre collection. Il apparaît comme une "jeune figure brune et joliment profilée, aux yeux honnêtes et amicaux (N 70). Le "fort et joli garçon de bonne taille, élancé, fin des hanches", est "musclé, mais maigre, [...] le cuir de la figure, des bras et des mains [très] tanné par le froid, le vent, la neige, la chaleur, le soleil et la sécheresse" (H 10). D'ailleurs, tous les héros indigènes dans le texte ressemblent à Napoléon, ce jeune homme aux "cheveux plats et noirs, [aux] pommettes écartées, et [aux] yeux obliques, qui criaient, chez [eux], la goutte de sang indien" (H 11). Frank La Grue, par exemple, a "une figure saine, étroite, [dont les] yeux bridés, [et les] pommettes saillantes portaient tous les traits de la race des Sioux" (C 69). Pour ce qui est du Castor, on le présente comme étant un "grand garçon au teint brun, aux yeux obliques" (N 187) quoiqu'il frise la quarantaine.

Les costumes que portent les héros indigènes sont aussi très stéréotypés. Ceux-ci sont tous vêtus à la mode du cow-boy type

dans les films de Hollywood. Napoléon La Ronde porte "des 'chapperos' de cuir à franges et une chemise de satinette noire" (N 70) Napoléon Brazeau est vêtu "comme tous les cow-boys, d'un large chapeau gris, d'une chemise de satinettte noire, [...] au cou, le foulard rouge [...] et de salopettes de cuir à grandes franges" (H 11). Le Castor fait exception à cette règle de l'habillement puisqu'il apparaît généralement dans "sa splendide nudité", mais en public il s'habille selon l'occasion. A Paris, il porte des vêtements européens mais lorsqu'il danse dans les cabarets, il devient le sauvage et "se dépouill[e] de tous ses habits, ne revêtant sous son manteau, qu'une ceinture de plumes [...] et un collier en griffes d'ours" (N 182-83).

Issu de la nature sauvage et virginale d'Amérique du Nord, un second jardin d'Eden dans l'imaginaire européen, le corps du héros indigène, qu'il soit Indien ou Métis, reflète ses origines. Il est le seul parmi les membres des groupes ethniques présents dans les oeuvres (exception faite du narrateur-héros français) doté d'une force surhumaine, d'une beauté exquise, ainsi que d'une lubricité légendaire. Dans le passage suivant, pour ne citer qu'un exemple, l'auteur s'extasie lorsqu'il décrit l'arrivée de l'adolescence chez Napoléon :

> Chaque jour, cette même nature qui lui dispensait les trésors du raisonnement le comblait d'un accroissement des forces. Si généreusement, qu'il éprouvait, chaque jour, le besoin d'en dépenser le trop-plein, cet excès qui ne semblait

> pouvoir tenir sous sa peau, tant cette peau hâlée était tendue sur de jeunes muscles mobiles, longs et fuselés. (N 49)

Le corps de l'indigène weyerrien du vingtième siècle devient le baromètre sur lequel le héros blanc se mesure, sans compter qu'il devient également un objet de désir, non seulement des femmes et des hommes blancs dans le texte, mais aussi du héros-narrateur.

Le héros indigène le plus viril et attirant est sans doute le Castor, qui d'ailleurs jouit d'une jeunesse éternelle, semble-t-il. Vers la fin du récit, il a une quarantaine d'années mais n'a rien perdu de la souplesse féline de sa jeunesse. Le narrateur s'émeut devant le corps d'un Castor dansant :

> La perfection plastique du Castor, l'harmonie de ses rythmes m'enchantèrent. Son art venu de très loin dans les temps, issu des profondeurs mêmes de la sensibilité humaine, était d'un symbolisme émouvant. (N 183)

Le héros métis jouit également d'une beauté et d'une sensualité exceptionnelles et la relation qui existe entre lui et le héros blanc prend parfois une dimension homo-érotique. Dans la scène suivante, par exemple, le héros-narrateur s'émerveille de la beauté du corps de Napoléon:

> Un spectacle m'attendait, qui me laissa tout d'abord pantois. A la lueur du feu, un homme parfaitement nu, assis sur une

> vieille caisse de conserves, méditait, dans la pose exacte du Penseur de Rodin. Les reflets de la flamme mettaient sur ce corps des rougeurs extraordinaires. A présent que je revois la chose avec calme, cela était d'une beauté incontestable. Mais, au premier instant, je ne songeai pas à la beauté. (N 86)

Le héros blanc et le héros-narrateur font si souvent allusion à la splendeur du corps de l'indigène qu'il prend l'aspect d'une chose convoitée, d'une possession, ou encore, il est doué de qualités animales...

Quant à la personnalité de l'Indien et du jeune héros métis, c'est un être innocent, stoïque, mélancolique et primitif. Le mutisme de ce dernier renforce ces qualités et lui confère une dimension bestiale et mystérieuse (H 58). L'auteur admire la simplicité d'esprit du héros indigène, son bon sens et le contraste avec celui des gens civilisés dont les moeurs sont d'inspiration livresque. Dans un texte, le héros indigène a "une morale naturelle de l'amitié, de la haine, de la solidarité" et raisonne "comme si ses arguments lui avaient été dictés par des forces mystérieuses" (N 78). De même, le héros indigène jouit d'une intimité avec le monde naturel : en plus d'avoir "l'instinct de ne jamais se perdre dans la forêt" (N 48), il possède une adresse extraordinaire avec les bêtes (N 102), avec les chevaux en particulier (H 14). L'aspect instinctuel du héros indigène se manifeste également dans une sensualité exagérée. En plus d'être "terriblement porté sur les filles" (C 69), il

adore à outrance la danse et la musique, le son du violon en particulier (N 75, C 69). En fait, tous les héros métis sont violonneux.

Il existe cependant un aspect menaçant dans la nature de l'indigène. L'instinct meurtrier risque toujours de se soulever soudainement chez lui. C'est ce que craint le héros-narrateur lorsque Napoléon perd sa fiancée à un autre prétendant :

> J'étais brusquement frappé de voir comment peut se dédoubler la nature d'un métis. Napoléon, dans les joies des fiançailles, avait été pronfondément français. Ses délicatesses, ses prévenances, son sourire l'apparentaient à moi. Sa douleur muette était indienne. La question se posa immédiatement pour moi: va-t-il se venger? Car, l'Ouest est encore plein du vieux refrain des vengeances indiennes. (N 163)

* * *

On a donc l'impression après cette première ébauche du jeune héros indigène dans les textes étudiés ici, que Constantin-Weyer tente de rectifier dans ces trois textes l'image toute négative et perverse qu'il nous avait léguée dans ses premiers récits dont l'histoire était située au dix-neuvième siècle. Faut-il y voir un correctif issu d'une réception critique acrimonieuse de ce côté de l'Atlantique, ou plutôt la reconnaissance de la part de l'auteur d'une

évolution positive chez l'indigène accédant lui-aussi à la modernité du vingtième siècle? ou simplement, faut-il voir l'expression d'une nouvelle vision où l'auteur cherche moins à miser uniquement sur les éléments négatifs d'un peuple? Il est difficile de le savoir à ce stade-ci de notre parcours critique, mais disons d'emblée que Constantin-Weyer ne se limite pas au jeune héros pour signaler la part du positif chez ce peuple.

b) D'autres éléments positifs

Dans sa préface à Napoléon où l'auteur explique pourquoi il a choisi de raconter "l'histoire d'un humble métis" (N 19), il reconnaît qu'est née de ces "rudes coureurs de bois", "compagnons de La Vérandrye" (sic), et de ces Indiennes des prairies "une race hardie et intelligente" (N 19), d'où sont sortis "des hommes éminents" (N 20). L'auteur vante "l'intelligence plastique de [cette] race" (N 48), il admire son respect et son silence bienséant devant une nature qui enseigne et guide, tellement que l'indigène est "poête" et "artiste" (C 164) devant le mystère de la vie. Il sait apprendre les leçons que donne la nature dont le "stoïcisme" (N 164), par exemple, devant les malheurs ponctuels que la vie apporte.

L'apprentissage du jeune Napoléon est d'ailleurs un modèle en son genre par rapport aux choses pratiques de la vie. Le père Jérémie est son maître et guide :

Jérémie lui apprend à soigner un cheval, un "ch'oual" comme il dit. Il lui montre à le harnacher et à l'atteler. Il l'emmène au bois.

Là, Napoléon apprend comment on entaille un arbre pour le faire tomber exactement là où l'on veut qu'il tombe. Pourquoi il ne faut jamais "bûcher" sur les quatre faces, comme un "green" [...] des Vieux-Pays. Et 'pouppa" lui fera couper à son tour de petits arbres, tout petits, des trembles gros comme des jambes d'enfants.

En récompense, ce bel arc en bois de chêne, boulli dans l'eau salée, bien poli au couteau : des flèches en bois de saskatoon, avec lesquelles Napoléon apprend à tuer un lièvre, quand-celui, apeuré de l'être humain aperçu, mais plus encore du danger inconnu, tapi dans le fourré, reste assis sur son train de derrière, les oreilles pointues, sans se décider au courage de fuir.

...Le bois, les bêtes, Jérémie connaissait tout cela. Et, quand Napoléon lui demandait :

- Ouah! et pourquoi donc à ça?

...Il y avait toujours une belle histoire en réponse, une histoire si belle qu'évidemment cela devait être comme cela. (N 45-46)

Et, telle est la récompense que donne la nature, à qui apprend à la chérir, jusqu'à la connaître dans ses détails. (N 48)

Ici, on retrouve non pas seulement la vieille sagesse naturelle des peuples primitifs, mais un merveilleux rapport entre un père et son fils : "Allez, Napoléon, mon homme! Viens-t'en avec moé, j'te vas dompter. Et Napoléon suit." (N 45) La sagesse pratique que lui inculque le père lui en fait connaître "davantage sur la philosophie de ce monde" que les raisonnements d'un "professeur de mathématiques ou de de philosophie" (N 65), ajoute le narrateur.

L'esprit de famille est fort et positif à certains égards, d'après les textes : dans Napoléon par exemple, les deux fils aident la mère après la mort du père (N 58), et les voisines se partagent la charge des neuf enfants : "On lui laissa le bébé et Napoléon, et oncles, cousins et amis se partagèrent le reste" (N 57).

Si les références au monde indigène se limitaient à celles relevées jusqu'à maintenant, il serait permis de croire que Constantin-Weyer a fait passer le pendule de l'autre côté dans ses dernières oeuvres. Cela expliquerait la réaction positive de Taylor, Farquhar et même Motut, entre autres, aux oeuvres publiées après 1927. Or, il s'agirait plutôt d'une mystification qui a séduit trop de lecteurs et de lectrices. Car en puisant un peu plus loin dans les textes, une toute autre fresque de ce milieu en ressort qui n'est pas sans ressembler aux premiers textes, c'est-à-dire à Vers l'Ouest et à La Bourrasque.

c) La fresque négative "cachée"...

D'abord, sur un plan plus général et parlant des Métis, l'auteur

lui-même dans sa préface à Napoléon lance en quelque sorte la première pierre : il dit que cette "race (...) n'a pas toujours pris le meilleur de ses ancêtres" (N 19-20), que ceux-ci soient Français ou Indiens. L'on retrouve très vite sous la plume de Constantin-Weyer toute la thématique liée aux gens défavorisés, aux démunis de ce monde. Comme dans La Bourrasque où il est dit que les familles sont nombreuses "selon la coutume des parents pauvres" (B 17), ici, dans Napoléon, on l'annonce d'entrée de jeu que "les Métis sont généralement pauvres, royalement pauvres" (N 26), et Napoléon fait son entrée dans le monde, comme neuvième enfant (N 24) dans des conditions qui révèlent la grande pauvreté de la famille, c'est-à-dire, dans une "cabane [...] en troncs d'arbres, pas même écorcés" où "toute la famille La Ronde y était entassée, les parents sur un grabat, les enfants, par terre, sur de vieilles couvertures trouées" (N 23). Les naissances se succèdent rapidement ["Tommy était né quinze mois après Napoléon.." (N 40)], et les mortalités infantiles sont très nombreuses comme l'indique la mort des deux derniers "bébés" de Domitille et de Jérémie, les parents de Napoléon (N 40, 57).

Les conditions de vie pénibles dans lesquelles naissent et grandissent les enfants métis ne sont pas uniques à Napoléon et à ses frères et soeurs. En fait, l'unicité du destin de ce pauvre héros est qu'il réussit presque à s'en sortir malgré les quelques échecs en cours de route. On pourrait même avancer que son enfance et adolescence difficiles représentent une sorte de paradigme dans l'oeuvre de Constantin-Weyer pour toutes les familles métisses qui

peuplent ses récits. En témoignent, par exemple, la vie du jeune Martial de Clairière, publiée en 1929 :

> C'était un enfant métis, orphelin de père et de mère. L'un était mort alcoolique, l'autre avait péri de misère. [...] Le premier pain que Martial, bébé, avait mangé, avait coûté à sa mère ce qui lui restait de vie. Elle était déjà veuve, à ce moment-là, avec une demi-douzaine de marmots souffreteux qui se suivaient à dix mois de distance[...]. Pour vivre, cette femme, installée à proximité d'un village, exerçait le métier de lavandière [...] pourtant elle était entourée de gens charitables. Ils la laissèrent mourir, mais ils l'ensevelirent décemment, dans un cercueil de planches vertes, et ils se partagèrent les enfants pour les élever et pour les faire travailler.
>
> Martial, [...] avait été gagné par Patrice La Ronde, son oncle (CL 28-29);

ou encore celle de Frank La Grue d'Une Corde sur l'abîme dont la langue elle-même porte les signes de son "appartenance" :

> Moiè, je suis venu t'au monde dans la misère...Te connais mon père, l'bonhomme La Grue!...Un sapré maussus pour boière, qu'il était...Moi, que je te dis!..Toujours saoul [sic]...Nous aut' on était une tripotée d'enfants... Quatorze qu'on était... La bonne femme en est crevée... Ça te tue une

> créature, quatorze enfants, et, des fois que le bonhomme a bu toute l'argent, [...] Rien à manger dans la maison... Des coups, comme s'il en pleuvait... On l'a "toughé" et "roughée" la dure, nous aut!... C'est pas que le bonhomme est méchant... Y a pas meilleur que le vieux La Grue... Seulement, quand la boisson y a pris un homme, te peux dire qu'all le lâche plus... Moiè, qui te parle, je suis venu dans la période que l'bonhomme y buvait le plus... Ça m'a laissé un grain de mauvaiseté... (C 108).

A part les héros qui ne sont pas sans leur problème d'alcoolisme (nous y reviendrons), les autres personnages indigènes sont à peu près tous des êtres vils, sales, incultes, vélléitaires, paresseux, et quoi encore ! Bien que Jérémie ait été un bon père en tant que maître et guide pour Napoléon, c'est un être pourri par l'alcool, qui buvait tout son salaire "Il [...] gagnait pas mal d'argent, mais il n'en rentrait rien à la maison, car Jérémie était un fin connaisseur en mauvais whisky" (N 42)], qui laissait sa famille dans la pénurie, - la cause possible de ces nombreuses mortalités - et une femme épuisée qui "souffrait en silence" (N 29). A sa mort, des suites d'alcoolisme, Jérémie laisse une femme qui a accouché de neuf enfants "s'en aller à la ville lessiver le linge, de ses longs bras maigres à peau noire et rèche" (N 57). Image de la pauvre mère éreintée et déshumanisée d'Une Saison dans la vie d'Emmanuel de Marie Claire Blais...

Cette situation familiale amène des séquelles chez les autres membres: les deux soeurs de Napoléon, Adelina et Jessica, sont chassées de la maison par l'alcoolisme du père (N 55) : elles s'installent à la ville "comme servantes d'hôtel" (N 55), et deviennent ingrates envers leur vieille mère qu'elles "auraient bien laissé crever" (N 58) dans la misère.

Les moeurs sexuelles des indigènes sont également particulières. Le protagoniste d'Une Corde sur l'abîme connaît "la passion brutale du métis" (C 114), ce Frank La Grue avec qui il travaille: "une brute! une vraie brute! dit-il, [...] une face de révolté" pire que dans les prisons (C 88), dont l'amour fou pour l'héroïne Grace Hobbes se révèle dans sa bestialité : " j'aime autant de te dire que j'en suis fou, dit Frank... Pareil comme un étalon darrière une j'ment en chaleur... Hier, à ch'oual, j'en ai rêvé tout le jour, de c'te fille" (C 106).

Pour le narrateur d'Un Homme se penche sur son passé, Monge, le Canada est un nouveau pays aux moeurs différentes, où les jeunes filles à qui vous plaisez s'empressent de vous séduire sous le regard complaisant du père : "l'amour à la souvage ! disent les Canadiens", remarque-t-il ironiquement. Mais si ici le héros est quelque peu intrigué par ces courtisanes primitives, on laisse comprendre ailleurs que ces femmes "faciles" sont utiles pour des questions de "santé physique". Par exemple, les hommes de "la police montée" qui n'admettaient pas les Métis à leurs matchs de boxe, "intransigeant[s] sur la pureté du sang" (C 73), cependant "ne boudaient pas aux pratiques amoureuses avec les filles et les

femmes des métis et des Indiens" (C 73). Le héros Robert d'Une Corde sur l'abîme "dédaigne" (C 246) les femmes "sauvages" qui s'offrent à lui, mais en réfléchissant sur les belles expériences de la vie, il en est arrivé "à cette aristocratie où le mépris se change en une nonchalante indulgence" (C 247). En fin de compte, c'est peut-être Frank La Grue qui incarne le mieux le rapport de l'indigène à sa sexualité, un mélange de spontanéité un peu bestiale et de violence chez l'homme, une liberté sexuelle suspecte parce que trop avenante et facile chez la femme, aux yeux du Blanc européen. Cette sexualité instinctive a son parallèle dans l'instinct meurtrier, vengeur de l'indigène, dont les crimes s'étalent dans tous les textes : le "Danseur rouge" tue "sauvagement" (N 216) son ancienne maîtresse avec son nouvel amant; quand Napoléon est éconduit injustement par sa fiancée on craint le pire, malgré les grandes qualités humaines du personnage : "Sa douleur muette était indienne. La question se posa immédiatement pour moi (le narrateur) : va-t-il se venger ? Car l'Ouest est encore plein de vieux refrain des vengeances indiennes" (N 163). Il a déjà été question de la violence sexuelle de Frank La Grue dans Une Corde sur l'abîme; on l'accuse également d'avoir

> tué un homme, quelque part, dans les Etats-Unis. Ce sinistre racontar lui conférait une certaine auréole auprès des autres cow-boys. Il ne quittait jamais un grand revolver Colt, de fort calibre, qui pendait le long de sa cuisse, dans une fente de cuir bruni. La cuisinière le détestait. Elle

> affirma à Robert que le métis avait cherché à la violenter (C 69).

Ce qui est intéressant, c'est que le narrateur nous confie cette dimension de la personnalité de Frank comme découlant d'un phénomène "naturel", une marque de ses origines: ce métis aux "yeux bridés" et aux "pommettes saillantes portaient tous les traits de la race des Sioux, dont il était issu par quelques ancêtres. Le sang blanc marquait à peine chez lui. A jeun, il était taciturne. Ivre, il se révélait hâbleur, vantard et colère. Son âme devenait alors celle d'un révolté [...] Terriblement porté sur les filles" (C 69). Comme si l'alcool réveillait en lui un vieil atavisme indien...

d) ...et son cortège de personnages secondaires tarés

D'autres personnages secondaires viennent peupler cette société que l'on commence maintenant à percevoir comme des abrutis de leur primitivisme. Par exemple:

> Le "Chétèque" était un métis vagabond. Je [le narrateur] crois qu'il s'appelait Lespérance. Son nom importe peu. [Ici, l'auteur s'amuse même a faire un peu d'ironie!] Il avait un goitre qui le faisait ressembler à un cormoran. De là ce surnom. "Chétèque" veut dire cormoran en cree.
>
> Le "Chétèque" était un paresseux, hableur et ivrogne.

> Sa principale sagesse consistait à se faire nourrir à tour de rôle par chacun de ses vieux camarades de jeunesse, afin de pouvoir amasser plus d'argent et acheter de la liqueur.
>
> Après les battages, il débarqua chez Jérémie avec deux caisses de gin. C'était son habitude de transformer immédiatement en liquide tous l'argent qu'il gagnait. "Ainsi, disait-il, il ne serait pas tenté de le manger".
>
> [...]
>
> [...] Domitille était moins forte que le gin, et elle le savait. Tant que durèrent les bouteilles, elle dut se résigner à subir la présence de "Chétèque". C'était un homme grand et fort, et qui mangeait d'un appétit proportionné à sa taille, en dépit de l'alcool.
>
> Tard, au milieu de la nuit, Jérémie et lui tombaient fraternellement sous la table, où Domitille et les enfants, épouvantés, les laissaient dormir d'un sommeil sonore de rots et de ronflements. (N 51-53)

A part Domitille, la mère de Napoléon, cette "femme amaigrie et désespérée," (N 53) les personnages indigènes féminins sont ces femmes "faciles" mentionnées plus haut, ces êtres anonymes, sans nom, ni identité, toutes condamnées, semble-t-il, à une vieillesse où la décrépitude physique suggère son parallèle psychologique et mental. Les "trois vieilles ridées et tremblantes" (N 23) qui aident Domitille à accoucher nous sont présentées dans un sarcasme impénitent:

> Les trois fées qui présidèrent ainsi à la naissance de Nap étaient la vieille Ritchot, dont le nez était si crochu qu'il rejoignait le menton, la vieille Dubois, dont le visage aplati était presque sans nez, et la vieille Mac Dougg, qui affirmait aux jeunes filles qu'elle avait été jolie, il y avait bien des années de cela, encore que ses yeux regardassent, l'un du côté des Montagnes Rocheuses, l'autre vers le lac Supérieur. (N 30-31)

La femme qui lave le linge de Monge est une "vieille métisse édentée, à la croupe et aux seins roulants" (N 72). Celle qui assiste à l'accouchement de sa fille Lucy a une "figure saure et ridée," (H 161) et elle fume, et demande du gin pendant et après l'événement. D'ailleurs, les trois premières accoucheuses aimaient fêter au gin (N 25), mais bien que l'alcool soit important dans la vie des femmes, il ne semble pas les dominer et être le fléau qu'il est pour l'homme indigène.

Les troubles et les séquelles liés à l'alcool ne semblent épargner personne dans la société indigène. On a vu plus haut comment les enfants pouvaient en être affectés - mortalité infantile, pauvreté, départs précoces des enfants vers la ville pour s'engager dans des emplois minables -, comment les mères en sont épuisées et esseulées. En fait, le personnage du "Chétèque" est en quelque sorte l'archétype de l'indigène soûlard, paresseux, et profiteur. Jérémie, le père de Napoléon, moins fainéant que le premier, est

quand même le complément, le frère du Chétèque en alcool. Il se saoûle à toutes les occasions - et tous les soirs sont des occasions de fête quand il n'y a pas, par exemple, une naissance ou les battages -, il boit sa paye (N 42), il délaisse sa femme, il est responsable de l'éclatement de sa famille (N 57). Finalement, il se tue à boire : "C'est pas créyable!" dit un voisin. "Un homme si grand et si fort! Mort!" (N 56), un homme transformé en animal violent par l'alcool : "Il finit en grognant comme "pouppa", quand "pouppa" a bu, et qu'il est de mauvaise humeur." (N 36) Même le jeune héros Napoléon n'est pas immunisé contre l'alcool; lui aussi semble victime de ce vieil atavisme racial, selon le narrateur, qui fait que l'alcool se mélange mal avec le sang indigène. Napoléon ivre est comme "mué en bête féroce [...], le métis [est] une 'terreur'" (H 55) qui "paye comme un gentleman, mais pour ce qui est de tenir la boisson, il la tient comme un seau crevé" (H 56).

Nous sommes loin, semble-t-il, de "l'atmosphère douce et sympathique" que crée Constantin-Weyer dans ces textes, dans l'optique de certains critiques. Atavisme pernicieux, primitivisme brutal, pauvreté, dégénérescence, semblent beaucoup plus de rigueur ici. Et cela en s'en tenant presque uniquement au plan thématique. Le ton du récit et le rapport du narrateur aux personnages indigènes représentent encore autant d'indices qui aident à caractériser ce peuple déchu dans la perspective de l'auteur.

D'abord, il y a le ton moqueur, ironique, comme l'utilisation du mot "fées" pour parler des trois vieilles accoucheuses au physique

décrépit. Il y a le commentaire raciste et dédaigneux du narrateur qui profite des "créatures" "juste pour l'hygiène, vous comprenez!" (N 76) mais qui ne se laisse pas détourner de son but "pour si peu de chose. Ah! s'il s'était agi d'une Française (...) c'eût été différent!" (N 76) La saleté, la puanteur et le langage taré que le narrateur trouve chez les Bretons (H 134; C 30-1) lui rappellent des tribus indigènes et la langue métisse. Il y a le paternalisme des Blancs envers les indigènes, par exemple, celui de l'employeur de Frank La Grue, ce Fitzgerald qui négocie un contrat de cinéma pour Frank parce que celui-ci en est incapable, que l'argent qu'il ferait, il "le boira, il se gâtera... Il crèvera de misère (...)" (C 87). Alors, on l'écarte des pour-parler: "Frank, mon garçon, je vous verrai tout à l'heure..." (C 87) Ce même Fitzgerald présente au cinéaste le Français Robert Everard en ces termes: "C'est un Français...Pas un métis, vous entendez...un gentleman..." (C 89).

En effet, cette condescendance rabaissante envers les indigènes se trouve partout dans les textes. On passe de la référence à l'individu, "le métis" (H 34, 36), au "sauvage"--"son sauvage" (C 161), à la "bête féroce" (H 55), à la "brute" (C 88), au "monstre" (C 145), au groupe "des sauvages", des "damnés sauvages" (C 242), des "métis désoeuvrés" (C 96) ou, comme le résume si bien l'imbécile cinéaste Kid Toads qui voudrait se tuer un métis pour vendre son film: "Ce n'est jamais qu'un sacré sang-mêlé, après tout" (C 140), dit-il. Et pourquoi pas puisqu'il semble que ces peuplades soient condamnées à mort par les deux fléaux apportés par les Blancs: l'alcool et la petite vérole. Le darwinisme en quelque sorte...

III. Le programme narratif : l'intégration thématique à la structure narrative

Il a été question jusqu' à maintenant dans ce chapitre d'une appréciation surtout par les thèmes des éléments qui concourent à créer quelques aspects positifs, mais surtout les aspects négatifs du milieu social indigène de l'Ouest du Canada dans l'oeuvre de Constantin-Weyer. Il a été démontré, croyons-nous, comment une image soi-disant réparatrice d'un premier portrait tout en noir d'un des héros métis de l'Ouest se métamorphosait en fresque tout aussi négative que la première quand on puisait au-delà du vernis mystificateur d'un regard rapide et impressionniste. Or, cela est lié, au-delà des thèmes et des champs sémantiques qui se recoupent, à des questions de ton, de regard, de rapport entre le narrateur et son histoire et ses personnages. Le roman intègre tout cela dans une narration composée, entre autres, d'une structure et de personnages dotés de fonctions à l'intérieur de ladite structure. Ces deux dimensions des oeuvres à l'étude ici seront donc analysées dans cette troisième partie, car il faut voir dans quel programme narratif elles s'inscrivent, et quels discours sont énoncés dans l'économie structurale de l'oeuvre.

a) La structure

Quiconque lit la collection des récits qui font partie de "l'Epopée canadienne" a l'impression de lire et de relire la même

histoire et de rencontrer les mêmes personnages. De telles sortes que l'analyste peut facilement établir l'histoire de base, la structure fondamentale, surtout en utilisant la grille d'analyse proposée par Paul Larivaille. Celui-ci avance que "tout récit s'ouvre sur une situation initiale qu'un événement viendra perturber. Cet événement, qui servira de déclencheur à un processus de transformation, mènera à une modification substantielle de cet état premier en un état nouveau." (Paquin/Reny 50.) La grille de Larivaille est la suivante :

Avant les événements	Les événements	Après les événements
État initial	Processus de transformation	État terminal
I	Provocation ----> Action ----> Sanction II III IV	V

En suivant le modèle de Larivaille appliqué à nos trois textes, on obtient ceci :

	I État initial	II Provocation	III Action	IV Sanction	V État final
Un Homme se penche sur son passé	le nomadisme	changement de vie/ tombe amoureux de la fille d'un fermier	l'aventure du nord/ gagne le coeur de la belle	échec de l'amour, du mariage/ perte de sa ferme/ et de l'enfant	mort de l'enfant/ stoïcisme du héros
Napoléon	enfance dans un certain bonheur	mort du père/voleur de chevaux	prison/ réformé	amour/ aspirations "blanches"	échec et souffrance/ mort
Une Corde sur l'abîme	quitte pays/ s'installe sur une ferme	faussement accusé/ quitte Manitoba/ se fait cow-boy	cow-boy se transforme en homme d'affaires pour séduire la belle/ mariage	désabusé des affaires et du mariage	retrouve paix dans la nature où il meurt

Dans un premier temps, on remarque que Un Homme se penche sur son passé et Une Corde sur l'abîme sont intégrés à un cheminement historique qui correspond au développement de l'Ouest canadien. Les deux premiers volumes, Vers l'Ouest (1923) et La Bourrasque (1925) mettaient en scène les Riel, père et fils, respectivement. Dans Un Homme (1928), c'est la fin de la grande époque du nomadisme dans les prairies en faveur de la vie

d'agriculteur, tandis que Une Corde continue dans l'agriculture, ajoute l'élevage, et annonce la vie dans les grandes cités.

Pour réussir, nos deux héros Monge et Robert doivent s'adapter à ces grandes transformations, même intégrer le nouveau cycle de vie qui va les mener à la réussite. Ils savent accorder leur vie à l'évolution de l'humanité, aussi peu sophistiquée soit-elle pour nos deux protagonistes. Ils réussissent parce qu'ils savent accorder leur pas à la marche du progrès, au rythme de l'Histoire.

Si leur succès ne se maintient pas tel qu'ils l'avaient rêvé, c'est que le facteur humain déraille en quelque sorte le projet. La désillusion et le désenchantement qui jettent un éclairage nouveau et lucide sur les destins que se choisissent les êtres humains résultent d'un échec amoureux et conjugal. La seule passion amoureuse qui existe dans ces deux livres est l'amour anticipé, l'attente de la possession dans les paroles échangées avant le mariage.

La réconciliation avec soi-même s'opère dans la résignation et la solitude.

Ce qui frappe d'abord dans le roman Napoléon, c'est qu'il s'accorde avec les deux autres à créer ce que Todorov appelle une "homologie structurale" (Todorov 130), à quelques nuances près. Deuxièmement, c'est l'atemporalité de l'histoire : les événements décrits, bien qu'ils aient lieu après l'arrivée du Blanc, n'apparaissent pas dans un contexte historique définissable comme dans les quatre autres romans cités plus haut.

Cela inscrit alors l'histoire de Napoléon dans une sorte d'absolu historique qui en fait une vérité totalisante de la réalité indigène de l'Ouest canadien. Cela ne surprend pas puisque nulle part dans l'oeuvre de Constantin-Weyer y a-t-il contextualisation historique, politique et sociale de la réalité de l'indigène.

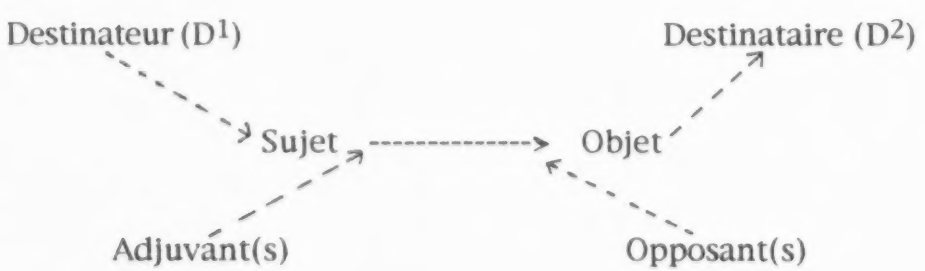
Ensuite, le cheminement du jeune héros métis est radicalement différent de celui des autres. Dans l'histoire de Napoléon, l'élément provocateur de changements est lié à la dégénérescence de son peuple et de la sienne propre par l'hérédité et le métier (voleur de chevaux) qu'il assume pour "s'en sortir". Ce même élément structural chez les autres est phénomène de progrès. Pour ce qui est du deuxième élément dans le "processus de transformation" - "l'action" -, c'est encore négatif ici chez Napoléon - la prison -, tandis que c'est lié au succès en affaires et en amour chez les deux autres.

Quant à l'amour, Napoléon n'a droit ni aux joyeuses péripéties d'une longue période de fréquentation, ni au droit d'épouser la belle. Ses aspirations à l'amour de la femme blanche, comme parallèlement à un projet de vie qui ressemble à celui du blanc, lui sont strictement interdites, semble-t-il. S'il souffre dans la résignation et le stoïcisme comme les autres, c'est plus par une composante caractérielle propre à sa nature métisse, que par une lucide compréhension de la vie, fruit d'une longue expérience des choses comme pour les autres. Napoléon meurt bêtement à cause d'une petite vengeance stupide où il est abattu comme un chien par un minable...

b) Les personnages et leur(s) fonction(s) dans la structure narrative

Comme le disent les auteurs Michel Paquin et Roger Reny sur les traces de Souriau, Propp et surtout Greimas : "sous la diversité des récits, existe un nombre limité de relations à partir desquelles la dynamique entre les personnages s'active. Cet ensemble de relations, appelé modèle actanciel (sic), correspond aux forces et aux tensions entre les fonctions qui animent l'histoire" (Paquin/Reny 66). Ainsi, si chaque histoire est construite selon un modèle, il s'ensuit que les personnages importants y jouent un rôle fonctionnel. Il y a donc un schéma type pour chaque histoire, celui-ci étant composé d'un sujet, d'un objet, d'un destinateur, d'un destinataire, d'adjuvants et d'opposants. On peut le verbaliser ainsi, disent Paquin et Reny (67) en citant Richard Monod: "S'il y a une action, il y a quelqu'un qui la fait (sujet), quelqu'un (quelque chose) qui la subit (objet), des gens (des choses) qui la favorisent, des gens (des choses) qui y font obstacle (adjuvant/opposant), il y a un propulseur d'où origine (sic) l'action (destinateur) et quelqu'un (quelque chose) pour qui (pour quoi) elle est faite (destinataire)".

On retrouve ainsi le schéma suivant:



Il est à noter que le terme "actant" renvoie à une catégorie plus large que le personnage, c'est-à-dire, à tout ce qui joue un rôle dans l'action.

Nos trois romans se présentent alors ainsi (de façon assez schématique mais suffisante pour notre propos) dans l'ensemble actantiel:

Un Homme se penche sur son passé

Sujet : Monge

Objet : le monde autour de lui; Hannah

D^1 : le monde changeant; l'ambition personnelle; l'aventure; le manque; le désir

D^2 : le succès; la richesse

Adj : Napoléon (du début); les circonstances; sa débrouillardise; Baby Lucy

Opp : Hannah (de la deuxième partie); Archer; sa nationalité; son chauvinisme

Une Corde sur l'abîme:

Sujet : Robert

Objet : le monde autour de lui; Grace Hobbes

D^1 : ambition; aventure; Grace Hobbes

D^2 : le succès; la richesse; l'amour

Adj : la conjoncture; Monge; son savoir-faire

Opp : la sottise humaine; l'indifférence de Grace (et sa carrière) après le mariage; l'éphémérité du succès matériel

Napoléon:

Sujet : Napoléon

Objet : Survivre dans le monde

D^1 : la mort du père; la pénurie; la nécessité

D^2 : survivre; atteindre une meilleure vie; s'installer

Adj : le narrateur-témoin; ses qualités humaines; son savoir-faire

Opp : son passé (ses antécédents); son tempérament; sa nationalité; sa naïveté

Le schéma actantiel qui met la lumière les fonctions des différents actants dans les programmes narratifs respectifs confirme avec éloquence ce qu'a dévoilé la structure narrative. Un Homme et Une Corde sont investis, comme on le voit, d'un programme narratif positif, c'est-à-dire, où toutes les fonctions actantielles répondent à la dynamique du grand paradigme qui structure toute histoire. Dans ces textes, ou constate que le programme est axé sur un projet personnel allié à un monde changeant dont les valeurs dominantes peuvent être représentées par les notions de progrès, de modernité, et, cela va de soi dans ce complexe axiologique, de réussite individuelle.

Tel n'est pas le cas pour Napoléon : on ne peut même pas parler d'un programme narratif négatif puisqu'il n'y en a pas. En effet, trois catégories maîtresses du schéma sont manquantes (ou à très faible portée) dans cette histoire. D'abord, "l'objet" - "survivre dans le monde" ne suffit pas en lui-même dans la mesure où "l'objet" doit s'inscrire dans un projet de transformation. Ensuite, il n'y a ici ni destinateur, - l'élément propulseur de l'action étant fondé sur la réaction et non l'action -, ni destinataire - le seul élément positif étant le résultat d'un projet ponctuel insuffisant. En d'autres mots, Napoléon n'a pas de véritable objet, il lui arrive des choses, il réagit au lieu d'agir. Pour un petit moment, il a un projet - épouser Judy Jones et s'installer - mais celui-ci est irréalisable parce qu'il s'inscrit en faux dans la configuration globale de son histoire. Le déroulement tragique de la fin - mort du jeune homme pour une petite vengeance bête - devient une sorte de mise en abîme de toute sa vie : il est descendu d'une balle de fusil dans le dos. Napoléon ne peut continuer à marcher vers l'avenir; il meurt le dos tourné au monde, symbole de la place qui lui est réservé dans cette histoire...

Deuxième Chapitre

Blais, Marie-Claire. Une saison dans la vie d'Emmanuel. Montréal: Le Jour, 1965.

Collet, Paulette. "Napoléon", Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Vol. II, 1900 à 1939. Sous la direction de Maurice Lemire. Montréal: Fides, 1980.

Farquhar, Simone Paula. Anthé ou l'Ouest canadien dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer et de George Bugnet. M.A. U.B.C., 1966.

Greimas, A. J. Sémantique structurale: recherche de méthode. Paris: Librairie Larousse, 1966.

Lavallée, Ronald. Tchipayuk ou le chemin du loup. Paris: Albin Michel, 1987.

Propp, V. La morphologie du conte. Poiret, 1973.

Souriau, E. Les Deux cent mille situations dramatiques. Paris: Flammarion, 1950.

Taylor, Zachary. Les Métis dans l'Epopée canadienne de Constantin-Weyer. M.A., Université de Western Ontario, 1950.

Todorov, Tzvetan. "Les Catégories des récits littéraires", Communication no. 8 (1966): 125-51.

TROISIEME CHAPITRE

Historiographie, épistémè et fiction

> [...] quelques-uns de ses compagnons [de La Vérendrye] demeurèrent, et nos pères permirent qu'ils épousassent des filles de notre race. D'autres prirent pour femmes des filles des Crees et des Sauteux, et ainsi naquirent des enfants dans les veines desquels coulaient ces deux sangs qui ne se mélangent jamais : celui des Hommes Rouges et celui des Hommes Blancs. Et ce fut là le péché de nos pères. Car il n'est pas bon que l'homme qui appartient à une race prenne pour femme celle qui appartient à une race différente, et ce fut l'origine de tous nos malheurs [...].
>
> Clairière, p. 126-27

Il est intéressant d'aller au-delà de la représentation que le romancier nous donne de l'indigène par son oeuvre et d'étudier sa conception de l'histoire de l'Ouest canadien. Une constatation générale se dégage de ses descriptions historiques : l'auteur escamote de nombreux aspects de "l'occupation" et de la colonisation de l'Ouest. Il laisse entendre que les peuples indigènes se dispersent vers les territoires du Nord, il relate leur misère et il nous laisse avec l'image d'une société en pleine décrépitude, sans avenir. Il ne se penche pas véritablement sur les causes de cette dispersion et de cet aboutissement historique.

Lorsque l'on étudie l'époque dans une perspective historique, un portrait beaucoup plus complexe et nuancé se dégage, d'ailleurs assez méconnu des historiens. Pour l'indigène, c'est une période de désespoir et de lutte, et contrairement au siècle précédent, elle n'est pas marquée par le genre de grands événements qui rendent mémorable l'histoire d'une nation. Ceci explique en partie l'oubli dans lequel est tombé l'indigène de cette période historique.

Suivra donc immédiatement à partir de sources historiographiques récentes, un aperçu cursif de la période représentée dans l'oeuvre de Constantin-Weyer, dans le but de montrer a contrario que le portrait de l'indigène dans l'oeuvre de l'auteur est pour le moins problématique, pour ne pas dire carrément partial, sélectif, et idiosyncrasique.

I. L'historiographie récente : la preuve a contrario

a) La société indienne

Le romancier est arrivé au Manitoba en 1904, soit une trentaine d'années après l'établissement du système de réserves destinées à la population autochtone, établissement qui coïncide plus ou moins avec la disparition du bison de la prairie canadienne et l'arrivée du chemin de fer transcontinental (Getty 209). Afin de nourrir les Amérindiens, d'assurer leur "survivance" et de faire d'eux des citoyens honorables, le gouvernement fédéral canadien a choisi l'agriculture, la religion et l'éducation comme agents colonisateurs et civilisateurs. Le but était de transformer en agriculteurs les peuples autochtones nomades de la prairie. Tout ce qui était nécessaire pour faciliter cette tâche était inclus dans les traités que le gouvernement venaient de signer avec les populations amérindiennes du Manitoba (Carter 121). Quoique plusieurs groupes amérindiens aient fait preuve d'initiative et d'industrie pour défricher leurs terres, leurs efforts ont été vains, et ce pour plusieurs raisons. La majorité des réserves étaient situées dans des régions trop isolées pour que leurs habitants puissent vendre leurs produits agricoles (Carter 13). Il n'y avait pas d'infrastructure routière ou de réseau ferroviaire pour permettre à l'Amérindien de s'intégrer à l'économie des Blancs (Carter 13). L'équipement agricole et les semences n'étaient pas livrés, ou bien arrivaient trop tard dans l'année (Carter 320). Parce que l'Amérindien était considéré comme un dépendant de l'état, il n'avait pas le droit d'utiliser sa terre comme garantie d'un prêt bancaire; il ne pouvait

donc pas se financer comme les cultivateurs blancs (Carter 320). D'ailleurs, les réserves n'étaient pas situées sur les meilleures terres et, souvent, elles n'étaient pas fertiles (Sealey 31). Lorsqu'il considéra que les Amérindiens n'avaient pas obtenu les résultats auxquels il s'attendait, l'Etat abandonna la tentative.

Ce sont les missionnaires qui ont été chargés de l'éducation des Amérindiens. Dans les écoles, les étudiants se faisaient endoctriner dans le christianisme, apprenaitent l'anglais, et devenaient au moins quelque peu alphabétisés (Barman 122). Le but ultime de ces écoles était de réglementer la vie des Indiens dans toutes les sphères possibles - l'habillement, le langage, le comportement, etc. (Barman 6). Les filles apprenaient à faire le ménage comme une mère de famille européenne tandis que les jeunes Indiens se livraient à l'agriculture (Barman 122); ainsi, on les préparait à devenir membres de la classe inférieure (Barman 6). Après quelques temps, il est devenu évident aux autorités fédérales que les écoles situées sur ou près des réserves n'assimilaient pas les jeunes Indiens de façon efficace. Les parents amérindiens continuaient toujours à jouer un rôle important dans la vie des élèves et ainsi à leur transmettre leurs traditions, leur langue et leur culture (Sealey 31). La réaction d'Ottawa a été de construire d'immenses institutions loin des réserves (Sealey 31).

Au début, les missionnaires avaient les fonds nécessaires pour bien faire leur travail (Barman 6). Mais vers 1910, l'Etat a introduit des réformes qui ont diminué le taux de scolarisation des Amérindiens. Il a ouvert des écoles résidentielles dans le but avoué

d'assimiler d'une manière plus efficace les jeunes autochtones (Barman 9). Bien que plusieurs parents n'aient pas voulu que leurs enfants aillent à l'école, plusieurs autres désiraient que leurs enfants apprennent à lire et à écrire. En 1910, l'Etat a réduit les fonds accordés aux missionnaires pour gérer ces écoles et est aussi devenu plus sévère en matière de réglementation sanitaire (Barman 9).

Le système scolaire a souvent eu comme résultat de faire de l'Amérindien un être qui n'était accepté ni dans le monde blanc ni dans le monde indien. Selon Sealey, les Blancs se plaignaient que les Amérindiens instruits leur faisaient concurrence. On trouve aussi dans ces documents l'accusation selon laquelle une fois instruits, les jeunes Amérindiens retournaient à leur réserve, devenaient des leaders dans leur société traditionnelle et luttaient contre l'agent de la réserve (Barman 7). De même, lorsqu'il réussissait à faire des études jusqu'à l'âge de 15 ou 16 ans, il n'était pas possible pour l'élève indigène de poursuivre des études plus poussées à cette période (Barman 9). Les diplômés des écoles résidentielles se trouvaient dans la situation d'être obligés de retourner aux réserves sans être préparés à réintégrer la vie traditionnelle de leurs ancêtres. Comment pouvaient-ils mener une existence que les missionnaires leur avaient appris pendant des années à mépriser? C'est ainsi que les jeunes indigènes qui réussisaient à se faire instruire devenaient encore plus marginalisés qu'auparavant (Barman 81). Il y a eu plusieurs cas d'abus et souvent, des missionnaires ont essayé d'empêcher les jeunes de

parler leur langue. Mais dans d'autres cas, les langues autochtones étaient permises à certaines occasions. On y trouve également le témoignage de plusieurs Amérindiens qui se souviennent de cette époque comme d'un temps heureux (Barman 81). L'effet du christianisme n'a pas été aussi prononcé que l'ont considéré les historiens. Une grande partie de la religion amérindienne traditionnelle était dissimulée aux yeux de l'Eglise et du gouvernement et elle a survécu.

Tous ces facteurs historiques ont contribué au développement d'un mythe à cette époque, à savoir qu'il était impossible d'améliorer le sort de l'Amérindien. Alors le gouvernement fédéral a pu laisser languir les Indiens sur leurs réserves sans aucune base économique et entièrement subordonnés aux officiels du gouvernement qui trop souvent se comportaient de façon tyrannique (Sealey 32-33). Sans la possibilité de pouvoir établir dans l'avenir des programmes éducatifs pour améliorer leur sort et celui de leurs enfants, et, n'ayant aucun débouché de carrière pour fournir des emplois aux indigènes qui avaient réussi à se faire instruire, les Indiens, après quelques générations, ont commencé à croire qu'ils étaient incapables de remplir les postes importants, ou d'avancer dans le monde des Blancs (Sealey 32-33). En effet, le gouvernement fédéral et la société canadienne étaient parvenus à faire intérioriser à l'Indien un sentiment d'infériorité.

En somme, cette époque a été une époque de lutte. L'effet du système d'apartheid a fait que l'Indien des plaines n'avait aucune chance d'acquérir la formation nécessaire pour améliorer sa

situation économique et peu de possibilité de changer ses activités traditionnelles (la chasse, l'élevage des animaux, la pêche, etc.) qui ne lui fournissaient au mieux une vie de subsistance (Getty 160). La difficulté d'obtenir un emploi est ce qui a empêché les Indiens de quitter les réserves en grands nombres pendant des années (Getty 160). Ils ont beaucoup souffert, isolés sur la réserve, mais le gouvernement n'a pas réussi à les assimiler comme il l'avait espéré. L'isolement ou la création de ghettos autochtones a permis de sauvegarder une bonne partie de leurs traditions et langues amérindiennes. Le simple fait d'avoir survécu à une période tellement marquée par les injustices et la misère est un témoignage de la volonté de survie de ces nations.

b) La société métisse

Les Métis, à cette époque, étaient en train de se déplacer vers le nord des provinces de l'Ouest. La majorité d'entre eux se sont établis dans des communautés métisses, quoique plusieurs se soient assimilés aux Blancs et aux autres indigènes (Dickason 315). Parce qu'il ne les considérait pas comme membres d'une tribu, le gouvernement ne les reconnaissait pas comme autochtones; les Métis n'avaient pas droit à l'éducation, ni au système médical, ni à une réserve garantie comme pour les Indiens (Sealey 25). En fait, le gouvernement les traitait comme des Blancs. Après l'échec de la tentative du gouvernement fédéral de distribuer des terres aux Métis, la plupart d'entre eux ont, soit vendu leur terre, soit quitté le sud du Manitoba pour aller se réfugier dans le nord de l'Alberta et

de la Saskatchewan ou dans les Territoires du Nord-Ouest (Lussier 85).

Les Métis traversaient une période très difficile dans leur histoire car les révoltes du siècle précédent avaient laissé un héritage de racisme à leur égard. Rejetés par la société blanche qui les méprisait pour leur sang mêlé, ils ont également été marginalisés par les tribus indiennes pour la même raison (Sealey 25). En fait, les préjugés contre eux étaient si répandus que tous les Métis qui pouvaient passer soit pour Indien ou pour Blanc, s'assimilaient (Sealey 35). Un recensement du début du siècle démontre par exemple que 50% de la population métisse est "disparue" en une dizaine d'années (Sealey 35). Ceux qui avaient hérité de la complexion blanche de leurs ancêtres européens se sont distanciés de leur parenté métisse, allant souvent jusqu'à nier leur héritage métisse. En refutant leur identité, ces derniers ont pu trouver une entrée dans la vie sociale et économique des Blancs, mais leurs frères et soeurs qui avaient un teint foncé n'ont pas pu recevoir les mêmes avantages : d'ailleurs, en niant son héritage, la Nation métisse a été privée d'élites (Sealey 36). En même temps, il y a des Métis qui ont eu beaucoup de succès et sont devenus des figures importanes dans la société euro-canadienne de l'époque (Dickason 315).

Ni Blanc, ni Indien, le Métis ne pouvait pas se faire instruire. Il existait trop de racisme pour qu'il puissent s'intégrer dans le monde des Blancs. Ceux qui ne se sont pas réfugiés dans le nord des provinces de l'Ouest ont été réduits à vivre des "road

allowances" et dans les "shantytowns". D'autres ont émigré aux Etats-Unis. En dépit du fait que très peu d'années s'étaient écoulées depuis la disparition des derniers troupeaux de bisons sur les plaines de l'Ouest, le Département des affaires indiennes ne se sentaient aucune responsabilité pour nourrir les Métis (Dickason 315). Il y a aussi eu la tentative d'installer des Métis sur des terres réservées telles la réserve de Saint-Paul en Alberta, mais ce fut un échec. Il y a eu plusieurs groupes métis qui se sont établis dans des régions si éloignées et isolées que souvent les départements provinciaux du bien-être social n'étaient même pas conscients de leur existence. Au cours des années, la sous-alimentation a eu des conséquences néfastes sur la santé du peuple (Dickason 315).

Marginalisés par les Blancs et les Indiens des réserves, les Métis ont commencé à se percevoir en termes négatifs. L'alcoolisme, l'éclatement de la famille et la violence étaient répandus dans leur société. Ils ont perdu leurs langues, une partie importante de leur religion, et les valeurs culturelles de coopération qui leur avaient permis de maintenir une société saine et heureuse pour plus de deux cents ans. Avec de telles pressions sociales, la cohésion sociale a éclaté car les membres de la société ont essayé n'importe quoi pour survivre.

Plus tard, durant les années 1928 et 1929, les Métis de Saint-Paul se sont rassemblés à plusieurs reprises pour faire connaître au gouvernement d'Ottawa le sort du peuple métis depuis le début du siècle (McLean 245). L'analphabétisme, les maladies et la misère étaient répandus à travers le peuple. Au sud, les Métis des plaines

vivaient sur des terrains inoccupés, ou à côté des routes qui n'appartenaient pas aux communautés blanches (Dickason 362). Sans terres, ni capitaux, ou formation scolaire adéquate pour réussir dans la nouvelle économie, les Métis des plaines ont été réduits à prendre n'importe quels emplois pour survivre, tels que ramasser les roches dans les champs des colons blancs, ou comme engagés saisonniers aux temps des récoltes (McLean 246). La lutte des Métis pour recevoir des terres et être reconnus avec le même statut que n'importe quel autre peuple autochtone continue encore de nos jours.

* * *

La preuve par le contraire n'est pas en elle-même suffisante (sans compter que dans l'historiographie l'objet du discours n'est forcément pas le même que celui du romancier) pour montrer la partialité ou la non-problématisation du portrait de l'indigène dans l'oeuvre de Constantin-Weyer. L'on peut aujourd'hui, muni d'une historiographie exhaustive, sans être concluante, refuter comme trop simpliste et sans nuances la fresque amérindienne qu'on retrouve dans les récits de l'Epopée canadienne weyerienne. Le fait que depuis quelques années au Canada, les Amérindiens connaissent une bouillante effervescence, notamment par la reconnaissance de leurs droits constitutionnels, est une refutation catégorique de la mort individuelle et collective anticipée pour ces peuplades dans les programmes narratifs des récits weyerriens...

Or, cette preuve n'est pas suffisante justement parce que ce sont des "récits", même si on leur accole le qualificatif "historiques". Constantin-Weyer ne s'est pas donné pour tâche de "dire la vérité, toute la vérité, et seulement la vérité" sur les Amérindiens. En fait, dans l'ensemble, ceux-ci, avec les particularités géographiques de l'Ouest du Canada, et la période de l'histoire qui correspond au séjour de l'auteur au Canada (au moins pour les textes soumis à l'étude ici), sont utilisés commes toiles de fond sur lesquelles sont tramées des aventures dont l'exotisme n'est pas le moindre thème. Mais quelles que soient les intentions de l'auteur, l'évidence démontre éloquemment, comme nous avons essayé de le démontrer dans cette étude, que Constantin-Weyer lègue à la postérité une image fausse et faussée de l'Amérindien. Cela ne nous semble pas le résultat d'une simple hiérarchisation des acteurs/actants dans ses récits, ni une négligence quelconque de sa part. Il nous semble plutôt qu'il s'agit d'une participation (peut-être inconsciente) de l'auteur à une sorte de vision d'époque, une sorte d'épistémè dans laquelle a baigné Constantin-Weyer et qui se rattache, pour la pertinence qui nous occupe ici, à la conception du "bon sauvage" et à quelques théories racialistes à la mode de l'époque, sans compter la balbutiante historiographie canadienne du moment sur ces laissés-pour-compte de l'Histoire.

II. Epistémè, ou vision du monde

a) L'historiographie de l'époque

Une source suffit peut-être pour résumer l'historiographie de

cette période sur cette question puisqu'elle est considérée comme la plus sûre à l'époque. Il s'agit de la pensée du grand historien G. F. G. Stanley que nous présente Sarah Carter :

> In *The Birth of Western Canada* (1936), Stanley argued that the Indians fundamental problem was that by "character and upbringing" they were unfit to compete with the whites in the competitive individualism of white civilisation, or to share with the duties and responsibilities of citizenship. Indians were unable to adapt; they wished to preserve traditonal values, which were incompatible with economic development. They were a people concerned only with immediate necessities; it was not in their nature to accumulate property and to look to the future. The Indians were content to live off relatives and then the government. They socialized, travelled, and shared too much. The cultural traditions the Indians cherished and refused to relinquish made them notoriously poor farmers, stockmen, and businessmen (Carter 4).

Cette vision de l'indigène correspond dans ses grandes lignes à celle qui ressort des textes de Constantin-Weyer. En fait, dans La Bourrasque, comme on l'a vu, l'auteur prête à Riel des commentaires sembables à ceux de Stanley à l'égard de son peuple :

> [...] ils semblaient incapables d'actions autres que celles qu'exige la vie la plus élémentaire : couper du bois, chasser le cerf, trapper les bêtes à fourrure... se chauffer, manger, se vêtir [...] . (B 219)

A l'exception de Napoléon - le seul personnage indigène qui tente de s'installer sur une terre et devenir agriculteur - les personnages indigènes, soit Indien ou Métis, continuent tous à suivre le mode de vie traditionnelle de leurs ancêtres.

b) Le primitivisme et le mythe du "bon sauvage"

La perception de l'indigène à l'époque était aussi influencée par la tradition littéraire relative au mythe du "bon sauvage", promu par de nombreux écrivains tels Rousseau, Renald et Buffon : c'est l'homme primitif sans roi, sans loi ni foi. La doctrine relève du primitivisme qui peut être défini comme étant une collection d'idées dérivant des méditations sur l'histoire de l'homme et la valeur des institutions et de leurs accomplissements (Aldridge 577). Dans une étude portant sur le primitivisme, Owen Aldridge distingue quatres formes de cette philosophie. D'abord, le primitivisme 'chronologique', une doctrine qui soutient que la première étape nationale, religieuse ou artistique, ou n'importe quel autre fil historique, est supérieure à celles qui ont suivi, que l'enfance est meilleure que la maturité (Aldridge 577). L'accent est mis sur l'origine et l'enfance d'un être, d'un peuple, d'une civilisation. Le primitivisme 'culturel' maintient, pour sa part, que

tous les développements qui ont eu lieu depuis que l'homme a quitté son état naturel sont nuisibles (Aldridge 599). Ce que l'auteur nomme le 'hard primitivism' affirme que les sciences et les arts n'apportent aucun bonheur à l'humanité, que seulement une existence humble et simple aboutit au bonheur. En dernier lieu, le 'soft primitivism' soutient que la meilleure des vies est celle qui est sans labeur, telle celle que l'on retrouve dans les récits ayant comme cadre l'Océanie (Aldridge 578).

Dans le monde occidental, le primitivisme s'est manifesté sous diverses formes au cours des siècles. Les êtres à qui l'on accorde les éléments caractériels primitivistes tels la femme, l'enfant, le petit peuple, par exemple, se transforment selon les idées de l'époque. Le "bon sauvage" ou le "Noble Savage" est une expression européenne du primitivisme qui existe depuis de nombreux siècles (Aldridge 599). L'ensemble des traits du "bon sauvage" est déjà fixé dès le début du dix-huitième siècle dans les textes de Lahontan, selon Todorov (Tododov 304). Lahontan reprend des thèmes et des motifs dans des récits parus entre le quatorzième et le dix-septième siècle et a "le mérite de les mettre ensemble et de les pousser, si l'on peut dire, jusqu'au bout" (Todorov 305). Todorov distingue trois grands principes qui sont liés au portrait traditionnel du "bon sauvage" (Todorov 306-7). Il y a d'abord un principe égalitaire qui se manifeste sur le plan économique et politique. On prétend que la propriété privée n'existe pas chez les peuples amérindiens. Dans le domaine politique, on leur prête un égalitarisme rappelant les idées démocratiques qui sont en train de préparer la Révolution de 1789.

L'univers de l'Amérindien, semble-t-il, serait un monde utopique sans hiérarchie ou subordination. Le minimalisme est une seconde caractéristique de l'Indien qui se manifeste également dans le domaine social et économique. En opposition à l'Européen qui est attaché au confort matériel, le sauvage se satisfait d'une vie de subsistance. De même, les Indiens "sont des gens sans souci" qui ignorent les arts, les sciences et l'écriture, "ce qui ne les empêche pas d'avoir des conversations profondes". Le dernier élément concerne la conduite de l'Indien : "c'est la conformité à la nature" (Todorov 307).

Dans le domaine politique et religieux, le sauvage de Rousseau se comporte selon les principes du "droit naturel, découvert de la raison universelle" (Todorov 307). Cette raison se manifeste sur le plan social dans l'inutilité de créer des lois puisqu'elles sont inscrites dans la nature, et sur le plan religieux, par un rite dénué de superstitions. La conformité à la nature se remarque dans le comportement quotidien de l'Indien qui s'oppose à celui des gens civilisés. L'Indien agit par instinct en suivant les diktats de ses pulsions biologiques. Dans la sphère sociale, il s'exprime ouvertement, sans artifice ni réticence; de même, la vie sexuelle de l'Indien se caractérise par une liberté extraordinaire, exempte des entraves de la loi.

De nos jours, le nom de Rousseau est venu à être associé au mythe du "bon sauvage", cela en dépit du fait que dans les premiers écrits du philosophe, l'homme primitif est dépeint comme un être brutal et bestial. D'ailleurs, à l'encontre des idées reçues, Rousseau

n'exalte pas dans ses textes l'état de nature et ne recommande pas un retour à l'état primitif. Ce qu'il recommande en effet est la vie dans la nature loin des effets corrupteurs de la société. Selon Rousseau, la société crée chez l'homme civil le goût du luxe et des raffinements, ce qui inculque une nature oisive et orgueilleuse chez ce dernier (Aldridge 600). Aussi, d'après le philosophe, le développement de la science et de la technologie n'a entraîné que la dégénérescence des facultés mentales de l'homme en l'éloignant de la terre.

Dans une certaine mesure, presque toutes les formes de primitivisme mentionnées plus haut se manifestent dans les textes de l'auteur. Cela explique en partie la raison pour laquelle presque tout ce qui est lié à la civilisation européenne (la ville, les banques, le commerce, les syndicats, etc.,) et également, à la science et à la technologie (le cinéma, la locomotive, etc) est perçu en termes très négatifs dans le texte du romancier. Cela se voit clairement, par exemple, dans l'extrait où l'auteur oppose la ville de Winnipeg qui en train d'être construite à ce qu'elle avait été quelques années plus tôt :

> Cette grande ville naissait dans la boue et dans la spéculation. Trente ans auparavant, c'est à peine si, à un mille de là, au confluent de la Rivière Rouge avec l'Assiniboine, s'élevaient, autour de Fort-Garry, centre de l'importante compagnie de la baie d'Hudson, quelques misérables masures. A l'époque de l'arrivée de Robert, une

> gare en planches vermoulues et les bâtiments provisoires de l'Immigration, également en planches, disaient la hâte de l'installation. Mais, des deux côtés de la Main Street, et de Portage Avenue, les maisons et les magasins s'édifiaient, en brique et en ciment armé. Les gratte-ciels avaient déjà jailli. Ils jetaient sur la ville des ombres immenses, un peu sinistres. Ils étaient les donjons de la féodalité nouvelle, celle de l'argent. A leurs pieds les banques s'ornaient de colonnes doriques, de frontons de temples grecs. Cela aurait pu n'être que ridicule. Cela devenait tragique, si l'on songeait à tout ce que ces maisons, consacrées au culte de l'or représentaient d'idolâtrie. (C 27-28)

Les aspects positifs du primitivisme se manifestent également dans les textes de Constantin-Weyer, et ont servi à l'inspirer pour la création de passages descriptifs d'une beauté incontestable. Les éléments primitivistes s'expriment dans l'idéalisation de la nature, de la jeunesse, du corps de l'indigène, et également dans une nostalgie très prononcée de l'état primitif et dans un retour à la nature. D'ailleurs, les tendances primitivistes de l'auteur deviennent très apparentes dans le passage qui suit où un héros-narrateur français tente de décrire le caractère de Napoléon :

> Sa gaieté était délicieuse. Et aussi sa finesse d'esprit. Il avait des vues de bon sens profond qui bouleversaient ma conception artificelle des choses. C'est que j'avais été pétri

> par des livres, des lois, et des coutumes. On s'était appliqué, dès mon enfance, à créer cette impersonnalité conventionnelle dont s'honorent les gens civilisés. Lui, au contraire, élevé au contact de la vie magnifique et cruelle, en avait appris les leçons les plus directes. Il avait une morale naturelle de l'amitié, de la haine, de la solidarité, que j'admirais. Il raisonnait des choses, comme si ses arguments lui avaient été dictés par les forces les plus mystérieuses du monde. Le mythe d'Antée ressuscitait pour moi. Napoléon touchait la terre de ses deux pieds et c'était d'elle qu'il tirait sa force. Ma faiblesse venait des nombreux tapis interposés entre la terre et moi. Je n'avais plus le contact; et, même lorsque je faisais un effort pour m'approcher de la terre, c'était elle qui refusait de me reconnaire. J'étais un être artificiel et parfaitement absurde, sauf dans ce monde irréel, construit par le cerveau de quelques hommes, où j'étais né. (N 78-79)

L'aspect vulgaire et hideux du primitivisme que l'on retrouve dans le texte du romancier relève surtout de l'influence du Comte de Gobineau. En effet, le primitivisme positif, remis à la mode par la pensée des Lumières et maintenu par les romantiques, se voit basculer dans une autre sphère sous l'influence en quelque sorte "contaminante" de théories racialistes, dont celle de Gobineau.

c) Le Comte de Gobineau

Ce dernier, qui écrit durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, est reconnu pour avoir fait passer dans l'histoire philosophique la notion de la suprématie de la race aryenne, une théorie qu'il tente de démontrer dans l'Essai sur l'inégalité des races humaines dont le premier volume parut en 1853 et le second en 1855.

Ici, Gobineau établit une hiérarchie des races, les classant par ordre de supériorité: les Blancs, les Jaunes (ou Finnois), et en bas de la liste, les Noirs (ou Mélaniens). Ces derniers, l'auteur les caractérise ainsi :

> La variété est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. [...] Si ces facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. [...] Dans l'avidité même de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons, aucun ne le dégoûte, [..] Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec excès, s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. A ces principaux traits de caractère, il joint une instabilité d'humeur, une variabilité de

> sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule, pour lui, la vertu comme le vice. (Gobineau I: 214, 215)

Les peuples amérindiens ne constituent pas une race distincte selon les doctrines de Gobineau, et se classifient dans la catégorie des jaunes. Ceux-ci sont définis dans le passage suivant :

> La race jaune se présente comme l'antithèse de ce type (noir). [...] Peu de vigueur physique, des dispositions à l'apathie. Au moral, aucun de ces excès étranges, si commun chez les Mélaniens. [...] En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est pas trop élevé ni trop profond; amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens le plus étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. (Gobineau I: 215, 216)

Au sommet de l'échelle raciale se trouve, cela va de soi, la race blanche qui est dotée, elle, d'une

> intelligence énergique, le sens de l'utile [...] une persévérance [...] un instinct extraodinaire de l'ordre, un

> amour singulier de la vie. [...] Leur cruauté quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès, [...] En même temps, cette vie occupée, [...] ils ont découvert des raisons de la livrer sans murmure. Le premier de ces mobiles, c'est l'honneur [...] ce mot honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont également, inconnus aux jaunes et aux noirs. [...] l'immense supériorité...dans le domaine de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations. Le blanc est beaucoup moins doué que le noir et que le jaune sous le rapport sexuel. Il est ainsi moins sollicité et moins absorbé par l'action corporelle, bien que sa structure soit remarquablement plus vigoureuse. (Gobineau I: 216, 217)

Parmi toutes les blanches, celle qui est la plus douée est la race aryenne, qui en plus de posséder toutes les vertus, - l'énergie, l'intelligence, la beauté, la force morale, etc., - est également la seule à posséder la capacité de développer une véritable culture. Et ainsi, à travers l'histoire humaine, lorsque s'est élevé une grande civilisation, cela a été dû à l'influence de la race aryenne (Leese 193). Chez Gobineau, le mot "civilisation" réfère "à la capacité d'unir des populations originellement séparées (Todorov 156) ; ou, "capacité de domination de d'autres peuples" (Todorov 163), sa capacité impérialiste pour ainsi dire. C'est ainsi que les personnages qui représentent la couronne britannique, tel le sergent Oaks de la police montée dans Une Corde sur l'abîme (238), sont généralement

les gens les plus vantés dans le texte de Constantin-Weyer. L'auteur consacre une partie significative de son oeuvre à raconter les migrations de la race aryenne, qui est originaire d'Asie centrale, et de la dégénérescence qui a suivi son association aux races jaunes et noires. Par "dégénérescence", Gobineau entend que le "peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont les alliages successsifs ont graduellement modifié la valeur", et "tout mélange (nouveau) est une dégénérescence [...]" (Todorov 161). Or, il existe donc une contradiction assez intéressante dans la pensée de Gobineau. Afin d'être considérée comme "civilisation", il est nécessaire que la nation ait la capacité de dominer et d'assimiler d'autres peuples. Toutefois, en s'unifiant avec les autres peuples, il s'opère une dégénérescence par l'impureté du sang chez le peuple dominateur, et, en conséquence, la nation civilisatrice entraîne sa propre chute. "On le voit, la philosophie de l'histoire de Gobineau est profondément pessimiste" (Todorov 162). Cependant, l'auteur n'est pas contre le métissage de toutes les ethnies, mais il n'admet pas que les races blanches s'associent aux races jaunes ou noires. Si la race blanche avait gardé sa pureté, elle existerait encore aujourd'hui, selon Gobineau (I: 217).

Dans ses textes, Gobineau tente de démontrer une thèse voulant qu'au cours de l'histoire humaine, toutes les "grandes" civilisations "ont fini par la décadence" (Gaulmier 669). Cela serait occasionné non pas par la volonté divine ou la dégénérescence des moeurs d'un peuple mais

> la cause du mal réside en l'homme même : à l'origine du monde, les races, d'ailleurs inégalement douées, étaient pures, mais le mélange des sangs a ravalé les meilleures au rang des pires. Loin de croire que l'humanité soit perfectible à l'infini, l'avenir la verra s'abrutir de plus en plus dans la déchéance des métissages (Gaulmier 669).

Ainsi dans la pensée de Gobineau, le métissage devient l'instrument qui entraîne la dégénérescence d'un peuple, et par la suite, la chute des civilisations.

Dans Clairière, le chef Schawaschkwan raconte que le déclin de son peuple sioux est le résultat du mélange de sang qui se fait entre les femmes de sa tribu et l'Européen, ce qui a donné naissance au peuple métis :

> [...] quelques-uns de ses compagnons [de La Vérendrye] demeurèrent, et nos pères permirent qu'ils épousassent des filles de notre race. D'autres prirent pour femmes des filles des Crees et des Sauteux, et ainsi naquirent des enfants dans les veines desquels coulaient ces deux sangs qui ne se mélangent jamais : celui des Hommes Rouges et celui des Hommes Blancs. Et ce fut là le péché de nos pères. Car il n'est pas bon que l'homme qui appartient à une race prenne pour femme celle qui appartient à une race différente, et ce fut l'origine de tous nos malheurs [...]. Car

> les Métis aimaient l'argent, que nous méprisions, et ils tuèrent plus de buffalos qu'il en fallait pour vivre [...] et les Métis s'en vinrent sur le terrain qui était à nous, pour tuer les nôtres [...]. (Cl 126-27)

Les races se repoussent mutuellement prétend Gobineau. Cela se voit clairement, dit-il, chez les diverses peuplades autochtones autour du monde qui sont conscientes de leur infériorité face à la puissance de leurs conquérants blancs, mais qui n'ont toujours aucun intérêt à acquérir leur civilisation. (Gobineau I: 175). Par exemple, puisque les indigènes américains achètent les couvertures, les fusils et l'alcool des Européens, ils sont conscients qu'en s'assimilant aux Blancs, ils pourraient améliorer leurs conditions de vie et mener une meilleure existence. En plus, sachant qu'ils sont voués à l'extermination, ils préfèrent quand même se réfugier dans leur solitude et continuer leur mode de vie traditionnelle (Gobineau I: 176). Selon Gobineau, l'aversion de l'Indien pour le Blanc est un phénomène naturel de répulsion réciproque entre les membres de races différentes (Gobineau I: 182).

Lorsque le mixage de sang s'effectue entre deux groupes ethniques où aucun trait racial prédomine, un nouveau type ethnique est créé ayant une sorte de pureté artificielle. Ayant la capacité de passer ses traits ethniques à sa progéniture, le nouveau groupe aurait donc atteint une sorte d'équilibre racial, qui trouverait son reflet dans la société. Cependant lorsque les deux groupes qui sont en train de s'assimiler sont très nombreux, il faut

attendre très longtemps avant que deux parents du nouveau type existent et que la nouvelle ethnie ait la capacité de se perpétuer. Mais jusqu'à ce que le processus du mixage du sang soit complété, le conflit et le désordre (qui se produisent toujours au cours du mélange de deux éléments qui se repoussent mutuellement), règnent chez les individus métis et entre les membres des divers groupes (Gobineau I: 152-153). La fusion de deux ethnies peut donc avoir lieu assez facilement sans trop de confusion mais dans les grands ports du monde par exemple, le commerce et la guerre ont contribué à semer le désordre (Gobineau I: 155).

Il est intéressant de noter que les effets du mixage du sang peuvent être également constater dans le parler du peuple, comme l'explique Gobineau :

> Aussitôt qu'a lieu le mélange des peuples, les langues respectives subissent une révolution, tantôt lente, tantôt subite, toujours inévitable. Elles s'altèrent, et, au bout de peu de temps, meurent. L'idiome nouveau qui les remplace est un compromis entre les types disparus, et chaque race y apporte une part d'autant plus forte qu'elle a fourni plus d'individus à la société naissante. [...] (Gobineau I: 196).

La pureté de la langue d'un peuple devient ainsi une façon d'analyser sa pureté raciale. Dans les textes de Constantin-Weyer, les personnages indigènes de race "pure", tel le vieux chef sioux qui apparaît dans Clairière, s'expriment dans un français très soigné (Cl

127), tandis que les personnages métis, comme Louis Riel, par exemple, parlent un français bâtard et vulgaire (C 30).

Pour ce qui est des indigènes américains, l'auteur leur consacre un chapitre entier où il est démontré que la race 'rouge' ne constitue pas en propre une race pure (Gobineau II: 494). Ils se font catégoriser comme étant un mélange de races jaunes, partageant tous un fond commun mongol (Gobineau II: 497). D'ailleurs, certains groupes amérindiens, situés surtout en Amérique du Sud, auraient été affectés par l'infusion du sang de la race noire et malaise (Gobineau II: 505).

Quant aux dispositions caractérielles de l'Amérindien, Gobineau conclut que celui-ci est extrêmement orgueilleux, et "plus profondément mauvais que les autres hommes" (Gobineau II: 498), un être sans pitié. De plus, l'indigène américain est

> antipathique à ses semblabes, ne s'en rapproche que dans la mesure de son utilité personnelle. Que juge-t-il rentrer dans cette sphère? Des effets matériaux seulement. Il n'a pas le sens du beau, ni des arts: il est très borné dans la plupart de ses désirs, les limitant en général à l'essentiel des nécessités physiques. Manger est sa grande affaire, se vêtir après, et c'est peu de chose, même dans les régions froides. Ni les notions sociales de la pudeur, de la parure ou de la richesse, ne lui sont fortement accessibles. [...] Son grand principe politique, c'est l'indépendance, non pas celle de sa nation ou de sa tribu, mais la sienne propre, [...] Les

> sauvages d'Amérique sont des républicains extrêmes.
> (Gobineau II, 499)

Cet amour de la liberté aurait créé dans la nature de l'Indien, une éloquence étonnante, d'après Gobineau, une nécessité pour l'Indien, car il est fort difficile de maintenir une cohésion quelconque parmi les membres d'un groupe doté d'un esprit aussi indépendant. Toutefois, dans sa vie familiale et durant les orgies, l'Indien redevient cet être taciturne et muet, semble-t-il (500). Cette surprenante dualité est présente dans le texte de Constantin-Weyer. Tantôt le narrateur fait mention du mutisme (N 94) de Napoléon tantôt ce dernier se métamorphose et devient soudainement loquace (H 35).

C'est dans le domaine sexuel que les Amérindiens se différencient de tous les autres groupes ethniques. Ils ne possèdent pas d'aversion au mixage du sang que l'on retrouve chez tous les autres groupes ethniques. L'Amérindienne, par exemple, serait prête à s'accoupler avec n'importe quelle race, même les Noirs (Gobineau II: 506). Ce type de femme amérindienne "facile" est un personnage qui revient constamment dans les récits de Constantin-Weyer. Dans Un Homme se penche sur son passé, par exemple, une jeune Indienne tente de séduire le héros blanc devant les yeux de son père (H 80).

Avant tout, c'est un peuple qui, comme toutes les races jaunes, aspire à l'utile, ce qui pour lui est l'acquisition de la nourriture, la préservation de sa liberté, et l'acquisition des biens matériels

(Gobineau II: 500). Races de brutes, et "si débiles qu'elles sont tombées en poussière au premier choc" (Gobineau II: 524), elles ont vite dédaigné la civilisation et sont retournées à l'état primitif.

En dernier lieu, il faut faire mention d'un dernier élément qui se manifeste dans le texte de Constantin-Weyer - la notion des 'fils des rois' de Gobineau. D'après celui-ci, toutes les civilisations sont vouées au déclin car la pureté du sang de la race fondatrice ne peut être maintenue à jamais. Gobineau reconnaît toutefois qu'il est possible que certaines unions entre les membres d'une race puissent "créer des individus qui conservent par miracle la pureté originelle", ceux qu'il nomme dans les Pléiades, les "fils de roi" (Gaulmier 669). Cela mène l'auteur à énoncer une morale qui fera table rase des croyances amorales et du "renversement des morales viles et faibles" (Thomas 44). Gobineau la nomme la "Morale Aristocratique" qui deviendra par la suite la "Morale des Seigneurs" chez Nietzsche. Ce 'fils de roi' devient la base de l'identité des grands héros européens qui peuplent les récits d'inspiration canadienne de l'auteur. Dans les romans situés au début du vingtième siècle, le "surhomme" de Nietzsche vient compléter le 'fils de roi' de Gobineau (Thomas 44). Cette doctrine de Nietzsche, énoncée par Monge à Robert (C 54), viendra colorer les relations qui ont lieu entre le héros blanc et les personnages indigènes dans le texte. La doctrine confère un statut de supériorité au héros-narrateur ainsi qu'au héros européen. Ce dernier, cet homme "d'action" qui voit clair, agit sans les préjugés de races tandis que le

personnage indigène reste éternellement borné par les limites de son héritage racial.

III. Conclusion

L'image positive - on a dit "réparatrice" - qui ressort des textes de Constantin-Weyer étudiés ici suite à une première lecture que nous avons qualifiée d'"impressionniste" et de "mystificatrice" se transforme en fresque rabaissante et dénigrante, teintée de racisme, lorsque ces mêmes textes sont soumis à une lecture pénétrante qui refuse tout compromis avec l'auteur. Les premières oeuvres de l'Epopée canadienne avaient donné le ton, si l'on peut dire, et cela s'est maintenu, croyons-nous, dans les autres textes, de façon plus subtile, plus désincarnée, peut-être, mais avec autant sinon plus d'efficacité puisque l'image glisse en quelque sorte subrepticement dans le subconscient. Car au-delà des personnages dits "positifs" se profile toute une panoplie de personnages secondaires marginalisés, des situations dévalorisantes, des mots rabaissants, un ton, une perspective centre/périphérie, enfin, une batterie d'éléments qui concourent à créer une vision qui perpétue les mythes racistes déjà si bien élaborés dans Vers l'Ouest et La Bourrasque.

Constantin-Weyer crée de la fiction : on ne peut donc pas lui imputer une déformation de l'histoire. Son objet est différent de celui de l'historien. Son public est en mal d'exotisme. L'Ouest canadien et ses indigènes lui procuraient cette toile de fond sur laquelle il inventait ces histoires d'aventures, un peu

rocambolesques, qui plaisaient à ses lecteurs et lectrices français. Il était donc tout à fait légitime qu'il peigne un tel tableau des indigènes de l'Ouest.

Sauf qu'on le targue dans la critique d'avoir créé du "vrai" - "une atmosphère douce et sympathique" - d'avoir vraisemblabilisé, quand, au contraire, il a fait violence à l'histoire et à ces laissés-pour-compte que sont ces "pauvres sauvages". Il a créé de la "vraie fiction", si on se permet l'expression, dans la mesure où il a contribué comme tout le monde à développer le mythe du "mauvais sauvage".

Cela se fait, chez Constantin-Weyer, moins au niveau des préjugés et des idées reçues qu'au niveau de l'articulation du croisement des idées primitivistes et du racialisme à la Gobineau, deux notions dont se nourrissaient la conscience collective européenne à un moment dans son histoire. Ce curieux alliage, pour ne pas dire métissage par abus de langage, a donc produit cet être primitif taré, voué à la mort, une mort inéluctable parce qu'elle s'inscrit dans les grandes lois d'une "nature" torpillée par l'impur mixage des sangs.

Troisième Chapitre

Aldridge, A. Owen. "Primitivism in the Eighteenth Century", Dictionary of the History of Ideas, Studies of Selected Pivotal Ideas. Vol. 3. New York : Charles Scribner's Sons, 1973.

Barman, Jean, Yvonne Hébert, and Don McCaskill, editors. Indian Education in Canada. Volume I: The Legacy. Nakoda Institute Occasional Paper No. 2. Vancouver : University of British Columbia Press, 1986.

Carter, Sarah. Lost harvests : Prairie Indian Reserve Farmers and Government Policy. Montreal : Queen's University Press, 1990.

Dickason, Olive Patricia. Canada's First Nations : A History of Founding Peoples form Earliest Times. Toronto : McClelland & Stewart Inc., 1992.

Getty, Ian A. L., et Antoine S. Lussier, editors. As Long as the Sun Shines and Water Flows : A Reader in Canadian : Native Studies. Nakoda Institute Occasional Paper No. 1. Vancouver : University of British Columbia Press, 1983.

Gobineau, Le Comte de. Essai sur l'inégalité des races humaines. Deux Tomes. Paris: Librairie de Paris, 1933.

Leese, W. L. Dictionary of Philosophy and Religion : Eastern and Western Thought. New Jersey : Harvester Press, 1980.

Lussier, Antoine S. and Bruce D. Sealey, editors. The Other Natives: the-les Métis, Volume One-Tome Premier 1700-1885. Winnipeg : Manitoba Métis Federation Press and Editions Bois-Brûlés [joint publishers], 1978.

McLean, Don. Home from the Hill: A History of the Metis in Western Canada. Regina : Gabriel Dumont Institute of Native Studies and Applied Research, Gagné Printing, 1987.

Sealey, Donald Bruce, editor. Indians Without Tipis; A Resource Book by Indians and Métis. Winnipeg : William Clare Limited, 1973.

Thomas, Louis. Arthur de Gobineau: inventeur du racisme (1816-1882). Sixième édition. Paris: Mercvre de France, 1941.

Todorov, Tzvetan. Nous et les autres : La réflexison française sur la diversité humaine. Paris : Editions du Seuil, 1989.